

U d/of OTTAWA



39003003204038

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/jeangvtenbergpre00ding>









# JEAN GUTENBERG

*PREMIER MAITRE IMPRIMEUR*

Ses faits & discours les plus dignes  
d'admiration, & sa mort.

Ce récit fidèle, écrit par Fr Dingelstedt, est ici traduit de  
l'allemand en françois par Gustave Revilliod

GRANDE MARQUE DE JOSSE BADIUS, BEAU-PERE DE ROBERT ESTIENNE



MOVIT A ASSCHE PRIS BRUXELLES EN 1462. MOVIT A PARIS EN 1535

A GENEVE

*Par Jules Guillaume Fick, Imprimeur.*

1858

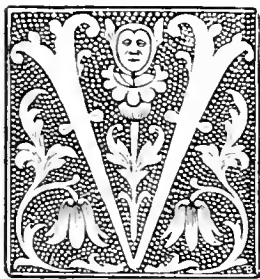




# JEAN GUTENBERG.

\* \* \*

*Comme quoi Jean Fust, Maître Imprimeur dans la ville de  
Maïence, donna sa fille Christine pour femme à  
Pierre Schæffer, son associé, & ce qu'il  
en advint. Chapitre 1.*



NE noce! — quel mot plein de joie, mais quelle chose bien plus joyeuse encore! Cependant c'est à peine si vous, qui vivez de nos jours, pouvez vous faire une idée de ce qu'étoit une noce au bon vieux temps, car vous n'en avez plus aujourd'hui que l'ombre, & l'ombre pâle. Des invités, parmi lesquels l'époux & le ministre, de la tête aux pieds tout de noir habillés, une grande chambre meublée à la mode du jour, une table carrée fort profaïque, sur laquelle on va signer le contrat & un quart d'heure après servir le repas, le tout accompagné des compliments les plus fades, les plus rebattus, des plus froides cérémonies..... non, non, si! de vos noces d'à présent.

Lecteur, il vous auroit fallu vous trouver à l'heure indiquée au grand Saint-Humbert à Maïence, dans la rue qui se nomme présentement la rue des Savetiers, & qui portoit alors le nom de Saint-Quentin, car ce dont je vous parle se passoit en l'an de grâce mil quatre cent soixante & un; devant que Maïence fût devenue une forteresse fédérale. Que c'étoit là une noce dans le vrai

a.i.

sens du mot ! le beau, le magnifique temps pour les noces ! A l'instant où la cloche frappa le coup de midi, le cortège paré de ses plus superbes habits sortit de l'église de Saint-Quentin, & ayant tourné le coin de la rue des Savetiers prit le chemin de la maison du grand Saint-Humbert. Tout le long sur son passage il fut accompagné des cris joyeux de la foule ; bourgeois & bourgeoises ouvrirent leurs petits carreaux plombés pour avancer curieusement leurs têtes ; & comme les gamins couroient malicieusement derrière les gens de la noce cherchant à houspiller le marié, ainsi que l'usage le veut encore de nos jours ! un des seuls usages restés du bon vieux temps, mais aujourd'hui ce ne sont plus seulement les gamins qui houspillent.

Le soleil éclairait de ses rayons les plus brillants & les plus chauds la maison du grand Saint-Humbert, car on comptait le quatorzième d'Août, alors que Christine Fust, la digne fille de l'imprimeur Jean Fust, venoit d'épouser l'associé de son père, Pierre Schœffer de Gernsheim ; aussi la maison de l'imprimeur étoit-elle ce jour-là ouverte à tout venant ; les pressés si noires d'ordinaire, si mystérieuses, étoient couronnées de fleurs ; les vis, les leviers, les bois ne gémissaient plus sous les bras nerveux des ouvriers ; le papier & le parchemin gisoient délaissés dans un coin. Tous s'étoient rendus à l'église de Saint-Quentin pour y assister au mariage, les ouvriers revêtus de leurs plus beaux habits se tenoient rangés en une forte troupe autour de leur doyen qui portoit haut & ferme la bannière de la corporation ornée de l'aigle impériale. Le bourgmestre lui-même, Jacob Fust, frère de l'imprimeur, maître orfèvre, riche au delà de toute croyance, étoit venu en personne honorer de sa présence la noce de sa





nièce; aussi comment en vouloir au père de la mariée qui marchoit fièrement en tête de la bande, ayant au bras son frère, grand seigneur & grand orfèvre, s'il ne jetoit en passant à la multitude que quelques regards passablement dédaigneux; il est vrai qu'il adressoit certains légers fourires plus bienveillants aux fenêtres d'où mainte petite voix argentine lui crioit à son passage: « Bien du bonheur, Maître Fust! » — ou encore: « La paix & la bénédiction soient sur la maison de l'imprimeur! »

Pour être fidèle à la vérité, il faut avouer que le couple que l'on venoit d'unir n'étoit plus de la première jeunesse, & si le marié n'avoit guère rien de commun avec Adonis ou Apollon, la mariée, d'autre part, s'éloignoit de tous points de cette image de la beauté que nous a laissée l'antiquité, telle qu'on peut la voir encore dans la galerie de Médicis. Que ceci ne vous surprenne pas trop, lecteur! Pierre Schœffer étoit déjà connu en 1449 à l'académie de Paris pour son habileté en calligraphie, il avoit dès lors rendu de bien grands services à Maître Fust qui le choisissoit pour son gendre; vous le voyez, au temps dont nous parlons, il n'étoit depuis longtemps pour Schœffer plus question de jeunesse ni d'enjouement. Christine, d'autre part, avoit dû donner chez son époux la préférence aux qualités morales; elle s'étoit déclarée prête à accorder sa main à l'étranger sans patrie, le jour où celui qui n'étoit alors que l'ouvrier de son père viendrait déposer à ses pieds sur un coussin de velours rouge un exemplaire de l'admirable psautier de l'an 1457. Oui, ce ne fut pas avant, que Christine consentit à abandonner sa main à celle de Schœffer, à cette main qui avoit dessiné les initiales du psautier, qui les avoit enluminées de si brillantes couleurs, & avoit rangé les beaux types, ce dont

elle étoit, prétendoit-on malicieusement, restée tant soit peu barbouillée d'encre d'imprimerie.

Les fiançailles datoient de l'année 1457; mais comme le père avoit tenu, avant que le mariage s'accomplît, à éprouver le caractère & le talent de son ouvrier, il avoit mis pour condition l'achèvement de la grande Bible latine en deux volumes. Le jour de la Saint-lean 1462 l'on mit pour la dernière fois la main à l'œuvre; Pierre Schœffer écrivit sur le dernier feuillet les mots indiquant que l'ouvrage étoit achevé, il imprima à côté les armoiries de son futur beau-père, & le quatorze Août suivant on livra la Bible au public en même temps qu'on communiquoit le mariage. Jean Fut, comme il le disoit fournoisement, mit ce jour-là deux trésors en lumière, l'un en commun avec Schœffer, l'autre il le lui abandonnoit généreusement.

Aussi les deux trésors occupoient chacun sa place d'honneur. Christine brilloit aux yeux du public vêtue d'une robe en gros velours rouge, comme les filles de la bourgeoisie n'en portoient guère encore à cette époque; sa petite couronne blanche étoit retenue sur ses cheveux par un cordon de perles de Venise, présent que son oncle le bourgmestre lui avoit envoyé le matin même &, il faut le dire, les perles ne lui faisoient point mal. La Bible, de son côté, avoit eu ses crochets d'argent frottés & rendus luisants; ouverte sur une table, elle y brilloit à l'édification & à l'admiration de tous les assistants.

Si à ce bout de la table, présidé par le bourgmestre, ayant à ses côtés, à droite & à gauche, une des parts du nouveau couple, régnoit une certaine solennité, au bas bout, en revanche, autour de la longue table dressée pour les ouvriers, siégeoit la gaieté la plus bruyante & la plus expansive. Cette coutume patriarcale qui vouloit que le

chef de famille, après avoir goûté d'un plat, dit une prière en commun avec tous les assistants, cette coutume, au temps qui nous occupe, étoit déjà, dans les familles les plus riches, tombée en désuétude; seulement, quand il se trouvoit, comme ce jour-là, un dignitaire à la table, il devoit y régner une gravité particulière, on étoit tenu d'y observer un décorum des plus grands. Noblesse oblige, dit le proverbe, aussi ne serons-nous pas surpris si le bourgmestre, au lieu de prendre part à la joyeuse hilarité de ses parents, des ouvriers surtout, promenoit devant lui des yeux souvent inquiets ou pensifs. Les fous du gouvernement assombrissoient son regard, ridoient parfois son grand & beau front.

C'est qu'un temps plein d'alarmes pesoit alors sur la bonne ville de Maïence. Deux bâtons croisés s'entrechoquoient rudement pour savoir auquel des concurrents demeurerait la possession du siège archi-épiscopal, & comme il arrive d'ordinaire dans de semblables conflits, les coups tomboient moins rudes & moins nombreux sur le dos des hautes parties combattantes, que sur le dos des victimes, objets de la contestation. Un an auparavant l'archevêque Dietrich d'Issembourg avoit dû se démettre de sa charge pour n'avoir pas suffisamment respecté l'autorité de son berger spirituel, & Adolfe de Nassau, nommé archevêque à sa place, se préparoit le plus sérieusement du monde à venir à main armée expulser un prédécesseur qui n'avoit l'air rien moins que décidé à céder le poste de bon gré. Tous les pays du Rhin, le Palatinat, la Bavière, le Wurtemberg, le Brandebourg même, avoient pris parti dans la querelle pour l'un ou pour l'autre; dans la ville de Maïence, Dietrich d'Issembourg comptoit des partisans encore en charge à côté de ceux qui favorisoient

en secret le nouvel ordre de choses, & rivaux ou ennemis étoient en présence, pleins d'une animosité qu'ils ne cherchoient guère à dissimuler. A cette cause de dissension venoit s'ajouter la querelle des bourgeois & des nobles, querelle qui datoit de quarante années auparavant, & n'étoit alors rien moins que complètement assoupie; des descendants des familles émigrées, revenus de l'étranger, parcouroient la ville, excitant les mécontents; eux-mêmes n'attendoient que l'occasion de reconquérir dans un bouleversement universel les droits qu'ils avoient perdus.

Voilà ce qui préoccupoit d'une manière bien grave l'esprit du bourgmestre de Maïence, le Seigneur Iacob Fust, & lui laissoit au dîner de nocce de sa nièce Christine à peine le loisir de penser à autre chose qu'à tous ses durs soucis. Quelque bruyant vivat se portoit-il au bas bout de la table, venoit-on à la porte de la salle chanter une joyeuse ballade en l'honneur des nouveaux mariés, tout aussitôt le bourgmestre se redressoit d'un air d'angoisse sur son grand fauteuil de chêne sculpté, puis commandant le silence à tous les conviés: « Nous vivons, leur disoit-il en hochant la tête, dans un temps de malheur! » Et son frère l'imprimeur de se faire son écho & de hocher la tête à l'exemple du dignitaire. Pour le marié, il étoit de la plus belle humeur, car les préoccupations de son oncle le bourgmestre ne le touchoient que fort médiocrement: « Eh quoi! disoit-il aux invités, ne sommes-nous pas ici dans notre ville libre de Maïence, sous la protection de la houlette pastorale de Sa Grandeur notre Archevêque que Dieu daigne garder? Laissez, laissez Monseigneur de Nassau intriguer & cabaler à sa fantaisie; tant que le Rhin coulera entre lui & nous, tant que nos bonnes murailles nous



défendront, nous pourrons rire sans crainte de Sa Grandeur. De plus, notre art, notre bel art, ne commence-t-il pas à fleurir, d'année en année davantage; n'avons-nous pas cinq bonnes presses à l'atelier, n'avons-nous pas cinquante bras vigoureux tout le jour en action pour nous servir? Allons, notre seigneur oncle, allons, notre digne père, laissez-là vos terreurs & vos scrupules! Remplissez vos gobelets, & faites-moi raison quand je vous dis: Vive le noble métier d'imprimeur, trois fois vivat! »

Les convives répondirent à cet appel & le bruit de la fanté qu'ils venoient de porter retentissoit encore, quand on entendit sur l'escalier aboutissant à la salle un tapage extrême, mélange confus de voix & de pas, qui sembloit indiquer des gens qui se querelloient. Le maître du logis étoit sur le point de se lever pour se rendre en personne au lieu d'où partoient les cris, afin de rappeler à l'ordre les perturbateurs, quand soudain la porte s'ouvrit. Sur le seuil parurent deux ouvriers, qui traînoient par le bras un troisième personnage, lequel à en juger sur sa mine & son âge ne devoit être qu'un apprenti: « Maître, cria le moins jeune des trois, tiens, voici un blanc-bec qui ne se fait pas scrupule de troubler ta fête, en venant jusque dans ta maison injurier ton art & ton noble métier. » — « Oui, c'est vrai, ajouta le second, mais nous ne le souffrirons pas, duflé-je de ma vie ne retoucher un caractère d'imprimerie, ni la joue d'une jolie fille! »

« C'est le Strasbourgeois qui ment, » se mit alors à crier le jeune garçon, en s'arrachant avec effort à l'étreinte de ses deux accusateurs. « Je n'ai point dit de mal de vous ni de votre art; ce sont eux qui ont lancé des mauvaises paroles contre votre gendre, & même contre la Dame Christine votre fille; alors, Maître, voyez-vous,

je n'ai pas pu le supporter; mon sang françois s'est révolté! » — « Paix dans cette maison, leur répondit Fust d'un ton de commandement; toi Strasbourgeois, qui es le plus âgé, tu parleras le premier, & vous deux lâchez le Parisien! »

« Maître, nous étions là-bas assis à boire de la bière comme votre honorable société, sur votre respect, est assise ici à présent à boire du vin; nous chantions, nous buvions, nous riions; pas une âme ne pensoit à la moindre querelle. Tout à coup, je venois de lâcher un innocent petit bon mot, comme c'est volontiers assez la coutume à nos noces d'Allemagne.... »

« Strasbourgeois, quel étoit ce bon mot? allons! sois franc, tout à fait franc. »

« l'ai, répondit l'ouvrier en hésitant, j'ai dit.... »

Ici le Parisien, avec sa vivacité françoise, interrompit l'autre tout soudain & répéta le bon mot en question, certaine plaisanterie, assaisonnée d'un fort gros sel, telle qui peut être encore en usage dans une noce à la campagne, mais qui ne sauroit se répéter ici sans inconvenance.

Le plus bruyant des éclats de rire, dont partit dans l'assemblée toute la partie masculine y compris le digne bourgmestre Jean Fust, répondit à cette communication inattendue; le marié seul se sentit saisi de colère, & ayant peine à ne pas montrer son embarras, fit un bond sur son siège, tandis que Christine, sa douce moitié, avoit son visage qui s'empourproit plus druement que le velours dont sa robe étoit faite.

Le Strasbourgeois, enhardi par l'heureux succès de son bon mot & par l'excellent accueil qu'il venoit de recevoir, se prit à jeter un coup d'œil plein d'une triomphante

phante fatiffaction fur le petit Parisien qui demouroit là tout interloqué & ahuri; en cet instant une œillade très-pudibonde que Dame Chrifline lui lança à la dérobée le récompensa de fa conduite toute chevaleresque. Le vieil ouvrier reprit sa harangue :

« Maître, vous le voyez, dit-il, c'est à propos de cette plaisanterie innocente que le gamin welche a poussé de tels cris; il a prétendu que l'honneur de votre maison étoit compromis ainsi que celui de la Dame votre fille, & Dieu me fasse la grâce de n'y toucher; là-dessus il a donné un grand coup de poing sur la table, enfin il a agi comme un fou. Le Francfortois qui est là s'est efforcé par une remontrance paternelle de le ramener à la raison; nous nous sommes rassés derrière nos hanaps, mais ne voilà-t-il pas le gamin qui recommence. Nous buvions ensemble à la santé de l'art de l'imprimerie, qu'il pût durer au moins mille ans, quand tout à coup, avec ses deux petits fuseaux de jambes il saute d'un bond sur la table, les hanaps tombent, & il se met à crier que nous ne devons pas oublier celui qui a inventé le premier le métier, l'auteur de notre fortune à tous, celui qui a révélé notre bel art au monde. Tous deux nous ouvrons la bouche fort grande, que le Seigneur daigne nous pardonner notre péché, le gamin dit qu'il va nous parler de la Trinité sainte, & il se met à crier de toute la force de ses poumons jusqu'à se déchirer la gorge: « Vive Gutenberg, vive Maître Jean Gutenberg de Maïence! » Le Francfortois alors le saisit par une jambe, moi par l'autre, nous le tirons à bas de la table, & nous l'amenons ici; le voici qu'il est là devant vous celui qui, dans votre propre maison, n'a pas craint de rendre tous les honneurs à Gutenberg. » Le Strasbourgeois se tut. Au nom de Guten-

b. i.

berg la société avait été saisie d'un embarras visible; dans les regards de quelques-uns des convives brilloit je ne fais quel rayon d'une joie moqueuse. Pierre Schœffer baissant les yeux essaya assez maladroitement de rajuster la collette de sa chemise, pendant que Maître Fust, qui ne se soucioit guère sans doute de rencontrer l'œil de feu du petit Parisien, promenoit ses regards alternativement de l'ouvrier de Francfort à celui de Strasbourg.

« Enfants, reprit-il après un instant d'une attente pénible, enfants, vous n'êtes que des fots, que des fous: à quoi bon, dans un jour comme celui-ci, vous embarrasser de niaiseries pareilles? Laissez Gutenberg où il est, & jouissons en paix des biens que Dieu nous donne! »

« Maître, s'écria le petit François du ton de l'inspiration & sans crainte d'interrompre Fust, c'est ce que nous avons fait; mais permettez-moi de vous dire un mot, un seul, digne dans sa franchise du grand art que nous exerçons; si tout ce monde pense aujourd'hui à vous & à Maître Pierre Schœffer de Gernsheim, à sa fonderie de caractères, à son habileté à graver, à enluminer, à imprimer, devons-nous pour cela oublier l'homme grâce à qui nous sommes devenus ce que nous sommes; c'est pourquoi je le dis encore une fois, & que tous ceux qui se sentent le cœur bien placé le répètent après moi: Vive Gutenberg de Maïence, le premier imprimeur du monde, qu'il vive! »

En trois bonds & sans qu'on eût pu l'en empêcher, l'audacieux garçon avoit atteint la table, où il saisit une des coupes pleines & la vida d'un trait. Il venoit de la reposer avec fracas quand Maître Fust, rouge de colère, repoussa brusquement l'enfant: « Malheureux! lui criait-il d'une voix étouffée par le dépit, qu'as-tu fait? » —

« Ce que vous auriez dû faire à ma place, » répondit le petit François sans se déconcerter, & d'autant plus calme que son maître s'échauffoit davantage. « Comment! tu as l'audace de venir ici te moquer de nous à la face de tous mes invités, & encore en présence de mon frère le très-digne bourgmestre. A la porte, à la porte le petit trouble-fête! Va vers ton Gutenberg voir s'il a de l'ouvrage à ses grandes presses; va courir les routes & les grands chemins avec ton héros; à la porte, à la porte, dis-je! » L'imprimeur jeta quelques pièces d'une menue monnoie au Parisien & d'un geste plein de colère lui montra la porte. « Maître Fust, lui dit l'autre en ramassant l'argent épars sur le plancher, si je relève cet argent, c'est pour prendre ce que vous me devez; mais je ne puis aller chez Maître Gutenberg, & vous le savez aussi bien que moi. Depuis le temps où il a été obligé de vous abandonner son établissement pour quelque cent ou deux cents florins qu'il vous devoit, & que vous lui aviez prêtés à gros intérêts, il n'a plus été en état de remonter presse qui signifie. Ainsi vont les choses de ce monde : aux uns la tête & l'esprit, aux autres l'argent! »

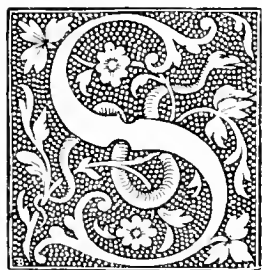
Ces dernières paroles étoient à peine prononcées qu'un coup de poing tomba sur la joue du petit François. Maître Jean Fust, hors d'état de réprimer plus longtemps sa fureur, avoit frappé, & si Schœffer & les deux ouvriers ne s'étoient jetés entre eux, il auroit pu se passer, aux dépens de l'audacieux & par-devant les convives, je ne fais trop quelle scène fâcheuse. En un clin d'œil la société entière fut en rumeur; Christine se réfugia tremblante entre les bras de son époux; les invités juroient, menaçoient, se moquoient, murmuroient; les ouvriers pendant ce temps avoient toutes les peines du monde à contenir

le petit François, dont la voix haute, argentine criait au milieu de cette multitude : « Maître Fust, vous n'avez pas le droit de me battre ! Vous ne l'aviez pas, ce droit, quand j'étois à votre service, vous l'avez à présent encore bien moins. Je veux que vous me donniez satisfaction ! » — « A la porte, mettez à la porte le criard, » dit le bourgeois d'un ton solennel, & les ouvriers se mirent, mais vainement, en devoir de satisfaire à l'ordre.

« Je m'en irai seul & de moi-même, disoit en grommelant le petit Parisien, mais quand ces poings allemands m'auront lâché ; pas avant. Oui, je vais aller de ce pas chez Maître Gutenberg, & s'il n'a pas d'ouvrage à me donner à ses presses, eh bien ! j'aimerois mieux lui dénouer les cordons de ses souliers que rester plus longtemps dans une maison où il n'est pas permis de dire son mot en liberté. Toi Fust, toi Schœffer, que feriez-vous sans ce Gutenberg, à qui vous avez volé son bien ! O maudit soit le seuil inhospitalier, le seuil trompeur ! Et vous qui demeurez sous ce toit, gardez que le flambeau d'hyménée allumé dans ce jour, ne se change en une torche brûlante, qui ensevelira sous ses ailes de flammes les ruines de vos richesses mal acquises ! »

Pendant cette allocution prononcée avec tout le feu de la passion, les deux ouvriers avoient entraîné vers la porte le garçon qui ne cessait de se débattre ; un coup de pied & il roula dans l'escalier entraînant après lui le Francfortois & le Strasbourgeois. Schœffer referma la porte sur les perturbateurs, reconduisit sa Christine avec toutes sortes de prévenances jusqu'à son grand fauteuil, s'efforça de calmer son beau-père, & parvint tout au moins à rendre l'apparence du calme au festin & aux convives surpris d'abord, puis alarmés de cette scène.

*Ce que faisoit & ce que disoit Jean Gutenberg, Maître  
imprimeur, pendant que Pierre Schæffer prenoit  
pour femme la Damoiselle Christine,  
toutes choses qui devront intéresser  
le lecteur. Chapitre I.*

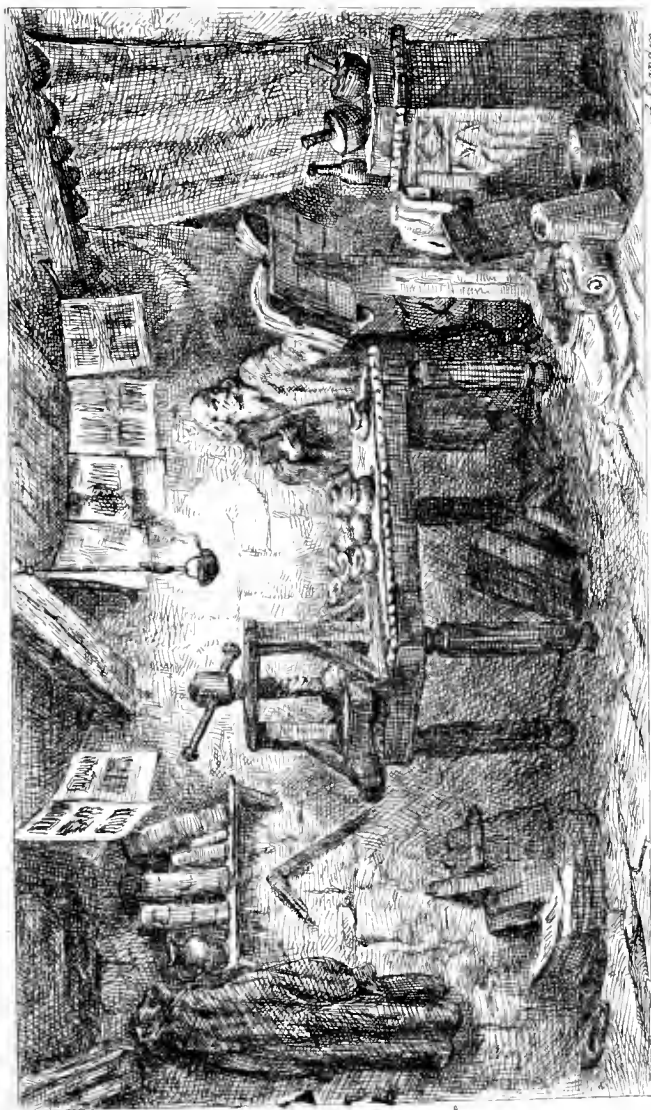


Il vous n'avez pas été, lecteur, gâté par la vue des belles salles de Messieurs Brockhaus & Hænel, ces coryphées de nos jours de l'art de la typographie, qui tirent leurs livres sur des presses à la Stanhope, dans des cadres en bois bien polis, ferrés par des vis en fer brillant, peut-être n'aurez-vous pas de répugnance à me suivre dans la pièce basse & sombre où je vais vous introduire. Nous rentrons, la nuit est belle & douce, la lune laisse tomber ses rayons d'argent sur les ondes éternellement passantes du Rhin, une brise légère fait frémir les pampres des vignes, les ombres fortement accusées des maisons couvrent ici & là les rues de la vieille Maïence. Mais à quoi bon nous occuper de toutes ces choses? s'en occupoit-il ce vieillard à la chevelure argentée, qui, la tête penchée sur sa table de compositeur, étoit livré corps & âme à son œuvre. Où étoient ses ouvriers? ils étoient à se promener & à jouir de la douceur de la nuit, à se faire bercer dans un canot sur le fleuve, à boire à la taverne, ou à la porte de quelque église où ils contoient fleurette à leurs maîtresses; & lui, le travailleur infatigable & solitaire, que ne se donnoit-il quelque repos; ses paupières rougies, son front sillonné de rides, son dos voûté montroient qu'il en auroit eu un si grand besoin.

Une lampe fumante pendoit à la poutre qui partageoit le plafond de la chambre en deux parties égales, & jetoit sa foible lumière sur la table où travailloit Jean Gutenberg; mais gardez, lecteur, de vous la représenter cette table, garnie d'aucun de ces instrumens perfectionnés, inventions de notre âge, d'une casse, d'un composeur, d'un visorium, d'une galée: c'étoit tout uniment un gros plateau de chêne, sur lequel les lettres se tenoient dans de petits sacs de laine rangées suivant leur ordre; la forme dans laquelle elles alloient être disposées se trouvoit devant l'artiste, & à côté de lui, sur un pupitre grossièrement équarri, reposoit le lourd in-folio qui lui servoit de manuscrit. Que le compositeur de nos jours, qui murmure à juste titre contre l'écriture illisible du poète ou du savant, daigne humblement comparer sa tâche à celle de son grand prédécesseur! Il étoit obligé, lui, de choisir dans ses sacs, de placer délicatement sa lettre, de retourner au manuscrit pour le lire, & de recommencer ainsi incessamment son labeur, jusqu'à ce que toute une ligne péniblement composée eût été disposée le long d'un fil; à ce moment, que sa négligence de compositeur ait laissé échapper une seule faute, & il lui va falloir lâcher la ficelle & recommencer son œuvre depuis le commencement!

Misérable lieu, tu as vu travailler le premier des imprimeurs du monde! humble berceau, tu fus celui d'un géant; pauvre maison, quelle différence de toi à ces palais que se sont bâtis les disciples de l'inventeur! Les volets de la chambre de Gutenberg étoient hermétiquement fermés, ils ne laissoient pas pénétrer le moindre des rayons argentés de la lune; l'odeur de l'encre d'imprimerie, de l'huile & du noir de fumée alourdissoit encore







l'air renfermé de cette pauvre demeure; il y régnoit un silence pénible, que le bruit métallique des lettres quand elles se rencontroient interrompoit seul. Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur ce triste tableau, où vous auriez vu ce vieillard dont quelques boucles blanches ombrageoient le vaste front, dont les doigts affoiblis n'accomplissoient qu'en tremblant le labeur tardif, dont les genoux fléchissoient, & qui, chaque fois qu'il avoit à retourner une des pages de son in-folio, étoit obligé pendant quelques secondes de reprendre haleine & force. Non, non, lecteur, représentez-vous plutôt Gutenberg tel sans doute que vous aimez à le voir, debout sur son socle de pierre, au centre de la place devant la cathédrale de Maïence, l'un des derniers nés, mais non pas l'un des enfants les plus heureusement doués du chevalier de Thorwaldsen.

Iean Gutenberg dans son humble atelier se retourna en entendant derrière lui la porte crier sur ses gonds: « Vous le voyez; je le savois, dit en entrant l'un des nouveaux venus, le voilà encore à l'ouvrage. » Celui à qui s'adrescoient ces paroles haussa légèrement les épaules; tous deux avancèrent, & le premier la tête respectueusement découverte s'approcha de Gutenberg, qui répondit amicalement au salut des visiteurs. « Vous plairoit-il, en s'adressant au second, mon cher Docteur, de me regarder travailler quelques instants; en ce cas prenez cet escabeau & mettez-vous à votre aise, autant du moins que faire se peut chez moi. — Beildeck, dit-il à l'autre, as-tu en entrant pris garde de bien faire retomber le loquet de la porte? » — « Oui, Maître, répondit Beildeck; mais il doit être maintenant près de minuit; il en est temps, quittez votre labeur; vous voici encore à votre table à

composer; ne penserez-vous donc jamais ni à vous, ni à ceux qui vous aiment? » — A ces mots le vieillard, avec un mouvement plein de tendresse, prit la main de celui qui parloit & la pressa sur son cœur; le cœur de Beildeck, fidèle dans toutes les épreuves, étoit le seul qui avoit toujours & invariablement battu pour Gutenberg depuis le moment où celui-ci étoit sorti à cheval des portes de sa ville natale se dirigeant vers Strasbourg, temps alors de jeunesse & de beauté.\*

Le second des personnages que nous venons d'introduire se nommoit le Docteur Humery: il étoit syndic de la ville libre de Maïence & homme sage s'il en fut, fort versé dans la connoissance du droit; toutes les chroniques disent de lui qu'aveugle il auroit distingué le noir du blanc & le blanc du noir, science qui a depuis complètement échappé à tous les nombreux successeurs du Syndic Humery. Celui-ci s'intituloit lui-même protecteur de Gutenberg; dans l'année 1455, une sentence du tribunal de Maïence ayant forcé le pauvre imprimeur d'abandonner son atelier à Jean Fust, son créancier, Gutenberg, le cœur gros de colère contre son ingrate ville natale, s'enfuit vers Strasbourg; toutefois, n'ayant pu faire là mieux qu'ailleurs, il ne tarda pas à revenir dans sa patrie. Comme Maître Jean cherchoit un lieu où expérimenter son art, ce fut le Syndic Humery qui avança les 70 écus dont Gutenberg avoit besoin pour rétablir de nouvelles presses, & lui abandonna le logement lequel nous venons de décrire. Moyennant quoi, disoit la convention, le susdit Maître Jean étoit tenu de continuer ses travaux aux risques & périls de Humery: « Considérez, lui avoit dit le désintéressé Syndic, que vous vous faites vieux; je désire que vous ne couriez plus de nouveau le risque de  
vous

vous trouver dans de mauvaises affaires. Pourſuivez votre œuvre pour mon compte, que ce que vous ferez ſoit à moi contre un paiement équitable, mais auſſi que vos pertes ſoient les miennes. Toutefois, Maître Gutenberg, gardez-vous de vos anciennes fredaines. »

Gutenberg, à tout ce qu'on lui propoſa, dit oui & amen de tout ſon cœur, mais d'un cœur brifé. Il ne demandoit, ne déſiroit qu'une choſe, de pouvoir cultiver ſon art, cet art tant aimé, auquel il avoit conſacré la plus jeune, la plus belle partie de ſa vie; faute d'enfants reſuſés à ſa vieilleſſe, il vouloit au moins pouvoir jouer avec ces caractères métalliques, noirs à l'œil, mais qui avoient pour l'imprimeur comme la force attractive de l'aimant. C'eſt ainſi que Gutenberg fixa ſa demeure ſur le derrière de la maiſon du Syndic, travaillant à ſa preſſe auſſi loin que poſſible des petites croifées devant leſquelles, dès la brune, il ſe hâtoit de tirer les contrevents. — Lecteur, ſi vous me demandez pourquoi une ſemblable conduite, voici quelle pouvoit en être la raiſon. Des fenêtres de la maiſon du Syndic Humery la vue donnoit ſur un vieux petit bâtiment enfumé, qui, par un jeu de la fortune, ſe trouvoit être juſtement le berceau de l'antique race des Gutenberg (*zum guten Berg*), noble origine que le grand typographe avoit été obligé de faire conſtater à l'étranger, au lieu où il inventa l'art d'imprimer. Qui fait? peut-être les yeux du vieillard ne pouvoient ſ'accoutumer à voir, de la table où il rangeoit ſes lettres, le balcon où il avoit joué enfant. De nos jours la ſociété du Casino a planté ſes tentes dans la cour du bâtiment où a vécu Gutenberg, &, à défaut d'autres preuves, une inſcription dit, de la part des Maïençois, que c'étoit bien là que ſ'élevoit la maiſon de leur *immortel compatriote*.

Pour le très-mortel Docteur Humery, quand il eut regardé pendant une minute à peine par-dessus l'épaule de Gutenberg, il lui dit en hochant la tête : « Il me semble, digne Maître Jean, que depuis une semaine vous n'avez guère avancé la besogne. » A quoi Gutenberg ne répondit rien, mais une vive rougeur, laquelle je comparerai volontiers à celle du soleil se couchant sur les glaciers, vint colorer les joues du vieillard. Humery reprit : « Sous prétexte que vous ne pouviez vous accommoder avec eux, vous avez renvoyé deux de vos meilleurs ouvriers. » — « Cela est vrai, Seigneur Docteur ! ils imprimoient à la mode du jour, sans tirer une ficelle à chaque ligne. Avec une manière pareille, comment voulez-vous arriver à rien de bon ? » — « Mais, répondit Humery, vous devez avoir vu pourtant que la Bible que viennent d'éditer Fust & Schœffer est une œuvre magnifique, qui, vous en conviendrez vous-même, surpasse & de beaucoup votre Katholicon, le dernier & le seul grand ouvrage qui soit sorti de votre presse. »

A ces mots Gutenberg, sans rien répondre, posa un signet dans son in-folio, le ferma, attacha les sacs qui contenoient ses lettres & les ferma dans le tiroir de sa table avec le cadre où se trouvoit sa page inachevée ; il se lava les mains & se mit à se promener de long en large dans la chambre. « Vous l'avez fâché, dit tout bas Beildeck au Syndic, voyez maintenant vous-même à faire votre paix avec lui ! » Sur quoi le fidèle serviteur sortit, non sans rejeter avec humeur derrière lui la porte dont le loquet retomba avec fracas dans la gâche.

Le Syndic prit avec bienveillance le bras de Gutenberg : « Maître, ne m'en voulez pas, si ici & là je vous dis un mot qui doit vous paroître quelque peu dur sans doute, mais

qui de ma part fort du cœur. Voyez que d'heures vous perdez à rêver, à songer aux moyens de perfectionner votre art, & pendant ce temps des mains plus agiles que les vôtres vous dérobent ce que vous avez découvert. Pierre Schœffer, par exemple, n'a-t-il pas acquis de la fortune avec ses impressions, & il a trouvé une femme riche par-dessus le marché. En outre, continua le Syndic, pendant que l'autre s'obstinoit à garder le silence, tout en se promenant à grands pas dans son atelier, en outre, à mesure que vous prenez des années votre humeur devient telle, si bizarre & si fantasque qu'il est presque impossible de conserver son sang-froid avec vous. Songez à tous les procès, à toutes les querelles qui ont troublé votre jeunesse, & puisque nous en sommes à nous ouvrir l'un à l'autre, dites-le moi, qu'y avez-vous gagné à tenir votre art caché, tant, que vous ne le pratiquiez que les verroux tirés aux portes, & que vous défendez à vos ouvriers de muſer dans les rues de peur qu'ils ne divulguent votre ſecret? On n'en est plus à présent au temps où vous reveniez de Strasbourg, & où vous imprimiez vos premiers Donat; il vous étoit permis alors de faire un myſtère de votre invention, mais à présent que Fuſt & Schœffer ont établi publiquement un atelier au grand Saint-Humbert avec des ouvriers & des apprentis venus de tous les coins du monde, quand tant de villes d'Allemagne, Bamberg, Strasbourg, Francfort & la Hollande s'empresſent de recueillir ce que vous avez ſémé, on ſe demande, à quoi bon tenir votre œuvre cachée comme vous feriez de la pierre philoſophale; ce myſtère, loin de vous être utile, ne peut ſervir qu'à vos ennemis, ne réjouir qu'eux! » — Ici le ſage Syndic Humery ſe tut, attendant l'impreſſion que produiroit un diſcours ſi éloquent

sur son interlocuteur, qui toujours ne sonnoit mot ; seulement pendant que l'autre parloit, Gutenberg avoit décroché son manteau de la cheville où il le pendoit, & ayant couvert sa tête de son bonnet de velours noir, se contenta de dire au Syndic en attachant sur sa personne un regard fixe : « Il existe certain vieux proverbe lequel affirme : que maint fou seroit capable de faire tout d'une haleine assez de questions pour qu'un sage n'y pût répondre dans un jour. » — Gutenberg là dessus & sans ajouter une parole passa devant le Syndic qu'il salua d'un air de froideur, & il alloit sortir quand vers la porte il se retourna : « Du reste, Seigneur Syndic, je vous répète ici encore une fois, que je ne suis, ni ne m'appelle Maître Gutenberg ; savant Docteur, je suis le Seigneur Gutenberg, fils & descendant d'une ancienne famille noble, & mieux que personne vous devez le savoir. » Sur quoi le vieillard disparut, laissant le Syndic Humery seul dans l'atelier.

Homme infortuné ! que ton cœur devoit être rempli d'amertume quand, enveloppé de ton manteau, les deux bras croisés sur ta poitrine oppressée, tu t'avançois ainsi seul dans la rue déserte de Maïence ! Tu repassois sans doute dans ton esprit tous les déboires que tu avois rencontrés dans ta ville natale, tu repensois à ceux pour qui tu avois travaillé, & qui aujourd'hui te posoient le pied sur la gorge. Ton astre étoit à son déclin.

Le matin même de ce jour, Jean Gutenberg avoit vu un exemplaire de la magnifique Bible récemment éditée par Fust & Schœffer, & quel que fût au fond le secret orgueil de l'inventeur, il n'avoit pu se dissimuler qu'il venoit d'être surpassé par ses élèves. Gutenberg appartenoit à cette classe de génies, esprits d'élite destinés par



la Providence à concevoir les idées les plus vastes, à arriver aux inventions les plus merveilleuses, mais à l'étroit & mal à l'aise dans les détails de l'exécution, & incapables de tirer aucun profit matériel d'une découverte; Pierre Schœffer, en revanche, formé à Paris, rompu aux intrigues de la vie, étoit, grâce à sa facilité de conception, l'homme le plus propre à saisir l'idée d'un autre & à en tirer parti. Fust, maintenant son beau-père, fervoit Schœffer à merveille par l'habileté pratique qu'il avoit à conduire une affaire; aussi nous croira-t-on sans peine quand nous dirons que nos deux intrus n'eurent pas grande difficulté à exclure de leur association le pauvre vieil inventeur; désormais seuls maîtres de leur négoce, ils le conduisirent d'une manière pour eux infiniment plus lucrative.

C'est ce que ne tarda pas à reconnoître Gutenberg. En l'an de grâce 1460, voyant son Katholicon achevé devant lui, il l'examinait, & comme il comparoit dans son esprit ses caractères maigres & mal formés avec les beaux caractères du Pfautier de Fust & Schœffer, il se sentit accablé jusqu'au fond de l'âme du sentiment de son infériorité; aussi il ne mit point comme les autres son nom en grosses lettres à son œuvre; il se contenta d'ajouter sur le dernier feuillet la modeste apostille que voici: « *Ce livre a été imprimé avec l'assistance du Très-Haut dont un signe de la main délie la langue des enfants, & qui se plaît souvent à manifester aux humbles ce qu'il cache aux sages;* puis il ajouta: *Le tout fait dans la bonne ville de Maïence, appartenant à la glorieuse nation allemande, qu'il a plu à la bonté de Dieu de distinguer par la lumière de l'esprit & le don de la grâce, plus que tant d'autres peuples de la terre.* » — Piété simple & touchante d'un fils pour sa

mère adoptive! plus grande, plus patriotique surtout que cet orgueil romain lequel ne vouloit pas que, même après la mort, l'on rendît une dépouille mortelle à une patrie ingrate!

Si le Syndic avoit fait à Gutenberg le reproche de cacher son travail plus qu'il ne convenoit, car la chose étoit inutile, voici quelle en étoit la cause; de son art Gutenberg avoit toujours prétendu ne vouloir jamais faire un métier: « Faut-il donc, disoit-il, n'avoir créé une corporation nouvelle parmi toutes les autres, que pour voir le vieil écuillon de mes ancêtres suspendu à côté des enseignes les plus vulgaires, à la porte des tavernes & des abbayes. Mon art est à moi, bien qu'au service de tout le monde; qu'il demeure la propriété de l'intelligence, & qu'il ne soit pratiqué que par ceux qui y auront été initiés. Que d'autres, s'ils le veulent, se mettent sur le même rang que le tailleur qui me taille mon pourpoint, ou que le cordonnier qui me recoud la peau de ma chaussure; ce qu'il me faut, à moi, c'est quelque chose de plus élevé, de perfectionner constamment mon œuvre, c'est un travail indépendant dont ni mes droits, ni mon nom n'aient à rougir. »

Pauvre rêveur! tu ne savois guère ce qu'une découverte devient pour son auteur chose sérieuse & positive; une invention enterre l'inventeur, & plus elle a d'importance, plus elle recèle dans son sein de richesses pour l'avenir, plus disparaît promptement du souvenir des hommes la source où elle a pris naissance. Il n'y a pour l'activité humaine ni monopole, ni privilège; dès qu'une idée nouvelle a paru au grand jour, elle est propriété commune; ce que l'un a trouvé, l'autre l'exploite, il en profite, il le perfectionne, c'est un filet de sang ajouté

à la circulation générale. Le nom & la personne de l'homme isolé, quels que soient ses efforts pour lutter contre le torrent, doivent disparaître bientôt. Mais ce qui n'a pas été de son vivant accordé au pauvre mortel, devient un devoir pour la postérité, qui est tenue dans sa reconnaissance de chercher & de retrouver celui qui a eu la part la plus large à l'invention; c'est pourquoi, ô Gutenberg, à la place même peut-être d'où tu regardois cette nuit-là le ciel avec tant de douleur, car tu y voyois ton astre qui te sembloit pâlir, tes descendants y voient aujourd'hui ta personne d'airain projetant son ombre devant elle; que tous donc te contemplent, t'aiment & t'admirent!

*Qui Jean Gutenberg trouva dans son logis quand il y revint,  
& quelle conversation il eut pour lors avec le  
petit Parisien. Chapitre III.*



**Q**VAND Jean Gutenberg revint, il trouva dans sa pauvre demeure, outre son fidèle Beildeck, un jeune étranger qui l'attendait, & qui ne manqua pas, quand le vieillard entra, de se lever & de le saluer avec respect. Surpris à cette heure si avancée de la nuit de rencontrer un inconnu, Gutenberg lui demanda quel pouvoit être le motif de sa visite: « Maître, répondit le jeune homme, je suis venu saluer en vous le grand art que vous pratiquez; » puis il ajouta un dicton qui lui étoit familier: « Que Dieu bénisse l'atelier, aujourd'hui, demain & toujours; nargue de sa gran-

deur, il n'est pas sans honneur. » Gutenberg fit de la tête un signe approbatif, mais qui n'exprimoit de sa part rien moins que la bonne humeur. Dans la disposition d'esprit où il se trouvoit, cette visite si tardive d'un apprenti ne paroïssoit au vieil imprimeur guère opportune; il ne crut toutefois pouvoir se dispenser de répondre au compliment par un salut & par le don d'un petit denier. Les typographes, d'existence encore singulièrement récente, n'en avoient pas moins constitué déjà un corps nouveau; ainsi le vouloient les maîtrises du moyen âge; les cartiers, les graveurs sur bois, les imagiers en avoient fait de même & dès longtemps dans les Pays-Bas, en France & en Allemagne. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer la rapidité avec laquelle on vit au bout de si peu d'années non-seulement des ateliers de typographes, maîtres & ouvriers, s'établir sur les bords du Rhin & en Alsace, mais des corporations entières se constituer en Italie, en France, en Hollande, presque partout en Europe.

Beildeck ayant remis au jeune homme le denier qui lui étoit offert, celui-ci inclina la tête en signe de reconnaissance : « Pardonnez, noble Maître, dit-il au vieillard, mais dans ce moment je ne suis pas en tournée, & si je viens à vous, ce n'est pas seulement pour recevoir un présent; je viens bien plutôt chercher de l'ouvrage, & mettre à votre disposition des bras vigoureux & un cœur qui ne pèse guère. »

La manière accorte, familière, respectueuse avec laquelle l'abordoit le jeune étranger éveilla l'attention de Gutenberg. « Tu n'es pas de céans, lui dit-il, on s'en aperçoit à ton accent. » — « Non, Maître, il ne coule dans mes veines qu'un sang à demi allemand, ma mère est Fran-

est François, je suis de Paris. J'ai été cartier jusqu'à ce que le bruit de la profession, laquelle vous avez créée, m'ait attiré, d'abord à Strasbourg, puis ici à Maïence. Jusqu'à présent j'ai travaillé chez Maître Fust; mais comme il vient de me chasser de chez lui, je suis venu à vous. »

La nouvelle, on le comprend, étoit peu faite pour concilier au petit Parisien la faveur de son nouveau patron, qui répondit, non sans une certaine amertume : « Enfant, si tu crois trouver chez moi une table servie & une presse facile à manier comme celles que tu quittes, tu pourrois bien te tromper. Je ne nourris pas mes ouvriers, & pour de l'ouvrage je n'en ai pas à cette heure en abondance. »

Le jeune étranger promena autour de lui un regard plein de tristesse. « Maître Gutenberg, dit-il, vous ne faites pas bien de me laisser m'en aller ainsi déconforté sans me prendre. Je sais que vous avez dû renvoyer deux ouvriers qui refusoient de se soumettre à votre volonté, & que vous avez besoin dans votre atelier d'un aide, si foible du reste que soit mon secours. Essayez de moi, je suis l'enfant de braves parents, je me nomme pour vous servir Claude Musny, & je suis le fils de Gisqueette Musny. »

Ici l'attention de Gutenberg sembla un instant particulièrement attirée, moins peut-être par le nom du fils que par celui de la mère; on auroit dit même voir une légère émotion passer sur le visage du vieil imprimeur, quand il se mit à examiner de plus près les traits du jeune François : « Tu dis que ta mère se nommoit Gisqueette? Gisqueette, le joli nom! » répétoit le vieillard à part soi; puis au bout d'un instant de silence il ajouta : « Claude, je le regrette, mais la chose est impossible, je n'ai pas besoin de toi. » — « En ce cas, adieu Maître Gutenberg, & puissiez-vous prospérer toujours & sans cesse, comme

vous le souhaitez le plus fidèle de vos disciples! » A ces mots le jeune homme saisit la main du vieillard, & avant que celui-ci eût pu l'empêcher il la baïsa, moult dévotement, auroit dit un ancien chroniqueur.

Beildeck qui, pendant cet entretien, avoit disposé pour la nuit l'humble couche de son maître, se hasarda à lui dire d'un ton fort timide, en le débarrassant de son manteau : « Maître Gutenberg, vous n'auriez pas dû renvoyer ce garçon comme cela; il m'a eu l'air d'un bon petit gars; & j'en suis certain, vous n'en auriez pas agi de la sorte si l'étourdi avoit délié sa langue avec vous comme avec moi; car, sachez-le bien, c'est à cause de vous qu'il est sans pain, le pauvre enfant! » — « Eh! que ne l'as-tu dit plus tôt! » — « Peut-on vous dire seulement un mot quand vous avez affaire à un étranger? » répondit le serviteur au bouillant vieillard; sur quoi il lui rapporta en peu de paroles ce que lui avoit raconté le petit François sur la manière dont il avoit été congédié de chez Fust. Gutenberg n'eut pas plus tôt saisi l'enchaînement des événements qu'il se précipita vers sa fenêtre aux petits carreaux encastrés de plomb, l'ouvrit & se mit à appeler le jeune étranger. Celui-ci n'avoit pas eu le temps encore de s'éloigner beaucoup, & ce fut avec des joues empourprées par l'émotion qu'au bout d'un instant il reparut devant le vieux maître. Gutenberg se mit à passer complaisamment sa main amaigrie sur les boucles blondes encadrant le frais & fouriant visage : « Tu n'es qu'un méchant gars, dit-il, & mieux que cela, tu n'es qu'un sot, de ne pas m'avoir conté ce que tu as eu à souffrir à cause de moi chez ces marchands! »

« Maître, je ne vous connoissois pas, d'ailleurs ce que j'en ai fait a été bien moins en votre honneur à vous

qu'en l'honneur de votre bel art, dont vous êtes seul l'inventeur. Auroit-il fallu venir me vanter pour capter ainsi votre confiance; foyez-en certain, jamais je n'aurois fait cette histoire à ce famulus que voilà, si ce n'avoit été pour tromper l'ennui & tuer le temps que nous avons passé là tous les deux à attendre votre retour. »

La naïve franchise du jeune Parisien acheva de gagner le cœur de Gutenberg, & bien que minuit eût déjà sonné depuis longtemps, il demanda à Beildeck d'apporter une cruche de vin, il s'assit & engagea son nouvel apprenti à en faire autant. « Pour ce soir, dit-il à Claude, il faut bien que je te garde, tu trouverois toutes les tavernes fermées, nous nous arrangerons comme nous pourrons. Beildeck, dispose ainsi que tu l'entendras une couche pour ce garçon, mais surtout donne-nous sans tarder un coup à boire! Les billevées débitées par ce Syndic m'ont échauffé la bile, & si nous buvons un peu tard nous n'en dormirons que mieux demain, qui est un jour de fête où nous n'aurons pas besoin d'être dès l'aurore à la presse. »

Donc maître & apprenti, assis l'un près de l'autre, ne tardèrent pas à choquer les hanaps, buvant à la santé & prospérité de l'art d'imprimer; le vieux Beildeck fut tenu à son tour de leur rendre raison, « car, disoit Gutenberg, lui aussi il a bien mérité de moi & du grand art de la typographie. N'est-ce pas lui qui m'a sauvé mes presses dans la méchante querelle que j'eus avec Dritzehn & ses héritiers, quand tous me couroient sus & auroient voulu m'enlever mon secret pour un morceau de pain. Crois-moi, mon enfant, il m'a fallu faire bien des pas, j'ai poussé bien des soupirs, avant que d'en être où j'en suis aujourd'hui; ah! quand le petit Seigneur Gutenberg est venu

d.ii.

au monde, on n'a pas chanté autour de son berceau la chanson qu'on auroit dû, c'est qu'il s'en iroit de ville en ville porter ses pas errants, une valise sur le dos, pratiquant son pauvre métier. »

A cette triste déclaration, Claude ne put s'empêcher de rire: « Maître, dit-il à Gutenberg, si la curiosité d'un jeune homme qui désire s'instruire ne vous paroît pas indiscrete, j'aimerois à vous entendre raconter comment vous est venue pour la première fois l'idée de votre invention? » A cette question de l'enfant, une expression grave & pleine de mélancolie se peignit sur la figure du vieillard, qui, posant sa main sur son grand front chargé de rides, & le regard tourné vers le fond du harnap, répondit: « Mon ami, dans ce monde, ce qu'il y a de plus élevé & de meilleur vient tout seul & de soi-même, sans qu'on puisse dire ni d'où, ni comment. Il en a été ainsi de l'art que je pratique. La manière d'imprimer avec des planches, comme vous le faites pour les cartes, comme d'autres le font encore pour les livres, depuis longtemps ne me suffisoit plus; le pas à faire pour passer des planches gravées aux caractères mobiles n'étoit comparativement que peu de chose. Les anciens dans leur sagesse nous avoient depuis longtemps déjà indiqué la route, mais personne n'y avoit pris garde. C'est un jour la vue de mon anneau armorié qui me conduisit à la pensée d'employer des lettres mobiles. Je m'étois amusé à imprimer sur de la cire molle le petit pèlerin avec ses coquilles, qui a de tous temps servi d'armoiries aux Gutenberg de Maïence, & c'est en le voyant se reproduire sous mes yeux qu'il me vint l'idée qu'on pourroit graver des lettres sur du bois ou sur de la pierre & les imprimer après. Claude, tu vois combien j'étois encore éloigné



du but, & pourtant alors j'avois déjà bien des notions sur mon art & sur d'autres qui lui tiennent de près. Si tu connois Strasbourg, je demeurois à cette époque au faubourg de Saint-Arbogaste; je ne te raconterai pas la peine & le temps qu'il m'a fallu pour arriver à me fabriquer des matrices taillées en bois; que d'essais avant d'avoir pu réussir; que de mécomptes & que de pertes! Une des principales difficultés pour moi, quand j'eus mes caractères, fut de les imprimer. Une presse est en apparence une chose bien simple, peu compliquée, pourtant il y a un abîme entre une presse & la brosse dont on se servoit autrefois, ce gros tampon de crins & de drap, avec lequel on n'imprimoit laborieusement qu'une page à la fois & encore d'un seul côté. C'étoit une des choses qui me tourmentoient le plus de ne trouver aucun instrument propre à tenir ensemble mes petites lettres de bois; je ne parvenois pas à les faire s'imprimer d'une manière uniforme & assez forte pour reproduire le signe gravé, sans les voir se casser ou m'échapper. Un jour qu'étant assis dans mon atelier solitaire, je roulois dans mon esprit une foule de pensées sans pouvoir m'arrêter à aucune, le découragement me prit devant ma propre foiblesse, & le désespoir de me voir incapable de réussir dans ma découverte s'empara de moi avec tant de violence que m'élançant soudain, je me mis à courir dehors comme un fou; j'avois besoin d'aspirer l'air pur, & je voulois essayer si, au milieu des champs, je n'oublierois pas pour quelques instants mon malheur. Il se trouva qu'on étoit dans ce temps précieusement au plus beau moment de l'automne, à cette époque où jardins & collines autour de Strasbourg, près & loin, fourmillent de vendangeurs & de vendangeuses qui

cueillent le raisin. — Mon ami! l'homme est corrompu dès ses plus jeunes ans, & son cœur est plein de malice. L'envie la plus noire, la plus cruelle bouillonnoit dans mon âme. A la vue de ces pauvres & joyeux travailleurs, je me disois: chacun d'eux a sa place sous le soleil, chacun fait ce qu'il a à faire, & moi! il n'y a que moi seul condamné à errer inutile & désœuvré!! Et voici qu'à ce moment, comme si le Seigneur m'avoit voulu punir à sa manière de ces pensées méchantes, il fallut que devant mes yeux frappés d'aveuglement l'on vint jeter sous la vis du pressoir une charge de raisins; l'instrument aussitôt fonctionna pour le vigneron; ah! ce furent des écailles qui me tombèrent soudain de la vue, je courus, je retournai à mon atelier, je travaillai la nuit entière de concert avec mon fidèle Laurent Beildeck, & le matin, quand l'aurore paroissant à l'horizon, éclaira mon réduit de ses premiers rayons, j'avois devant moi une presse à imprimer, informe, il est vrai, & à peine ébauchée, mais la découverte étoit faite. Claude, tu peux m'en croire, j'aurois pu, moi aussi, agir comme ce grand mathématicien, dont j'ai lu quelque part l'histoire, qui, sortant de son bain où il avoit résolu un problème, se mit à parcourir nu les rues de sa ville natale, en criant: « Je l'ai trouvé; je l'ai trouvé! » Tu les connoîtras peut-être un jour toi-même ces délices, quand, après avoir erré longtemps dans les ténèbres, soudain la lumière se fait devant les yeux; on délire, pécheur on se laisse choir sur ses genoux pour remercier Dieu de qui émane la lumière, ce Dieu à qui nous, fils ingrats de la terre, nous ne craignons pas, dans notre fol orgueil, de vouloir quelquefois nous égarer! »

Ici Gutenberg joignant ses deux mains autour du ha-





nap le porta à ses lèvres & but un long trait. Claude avoit écouté avec un attendrissement naïf le discours qui venoit d'échapper aux lèvres du vieillard, & quand il eut achevé de parler, Claude lui répondit d'un ton d'inspiration prophétique: « Maître, vous avez trouvé & accompli une œuvre divine; que font tous les arts à côté du vôtre, avec sa fécondité incessante? Non, non, ne prenez pas ce que je vous dis là pour une flatterie insipide, mais je ne puis comparer votre invention qu'à une vieille fable, laquelle j'ai vu représenter dans ma joyeuse ville de Paris, c'étoit, je crois, ce qu'on appelle un mystère; il y avoit un héros, qui se nommoit, il me semble, Prométhée; il avoit voulu enlever le feu du ciel & en rapportoit une étincelle à notre froide & ténébreuse terre. Vous avez fait comme lui; vivent donc à jamais & votre nom & votre art! »

Ici le jeune homme se leva & but; Gutenberg, pendant ce temps, balançoit d'un air pensif sa tête & sa chevelure grise, les yeux constamment fixés devant lui; après un long silence: « Enfant, dit-il, tu parles selon ce que tu te figures, & suivant ton âge. La vie n'a pas eu pour toi ses ombres, tes rêves n'ont pas été détruits encore. Il n'en est pas de même pour moi. Claude, crois ce que je te dis; je vois venir le temps où ces petites lettres mobiles que j'ai découvertes, deviendront une chose vivante; comme autant de serpents elles grimperont aux murailles de nos cathédrales & à leurs fiers clochers, ce feront autant de vers rongeurs aux vieux trônes de nos empereurs. Oui, il y a dans ces caractères mobiles un côté satanique lequel tu n'entrevois pas, que tu ne peux même pas comprendre. l'ai inventé, j'ai créé, mais une chose qui ne peut que détruire, j'ai

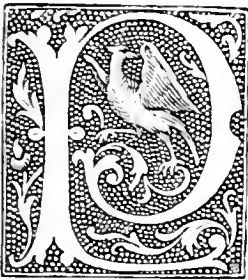
allumé un flambeau, mais vienne le vent de l'orage le frapper de ses ailes, & si l'on n'y prend garde, ce sera soudain une flamme dévorante qui consumera tout autour d'elle. »

Claude ne faisoit pas trop de quelle manière le vieux divinateur entendoit la chose; le regard du jeune homme effleurant la surface sans pénétrer au delà, ne découvrait pas les suites inévitables, les réactions terribles que cette invention immense alloit nécessairement entraîner après elle. Tout rempli de son amour pour le vieux maître, il revenoit sans cesse à le féliciter de s'être élevé à lui-même par sa découverte un monument impérissable. Gutenberg n'admettoit pas même cela, il disoit : « Mon art n'est pas un art comme tous les autres. Un peintre jette ses figures sur la toile & il arrive à une création complète; il en est de même du poète, du graveur, de l'architecte, du musicien; nous, au contraire, avec nos presses nous ne sommes que les serviteurs des autres, l'imprimerie n'est qu'un moyen pour la pensée. Qu'importe la main qui range les lettres dans un livre, qu'importe celle qui fait agir la presse, qui ordonne les pages & les cahiers, prête une forme visible à l'œuvre de l'esprit? Le lecteur demandera-t-il qui a imprimé le livre? il ne s'embarrassera que du nom de celui qui l'a conçu, écrit, lequel nom brillera en grosses lettres en tête de l'œuvre, tandis que nous autres typographes n'apparaîtrons qu'à la fin, dans une annonce modeste, à peine perceptible, traînés en quelque sorte à la remorque de l'auteur dans son voyage à l'immortalité. »

Le maître se leva & se dirigea vers la fenêtre; au dehors une tiède nuit d'été laissoit souffler sa douce brise sur le fleuve, sur la ville & sur les campagnes environnantes.

nantes. Gutenberg jeta un regard ému aux profondeurs étoilées du ciel : « Seigneur, murmura-t-il à demi-voix, tu fais le but où j'ai tendu & quelle a été mon œuvre, à toi en soit la fin dernière; que ma misérable vie, mon nom aillent, si telle est ta volonté, se perdre au sein de ton immensité infinie! » Il parla & disparut dans l'enfoncement de la chambre où il avoit l'habitude de chercher son repos de la nuit. Claude le regarda faire d'un œil surpris, mais Laurent Beildeck, qui n'avoit pas écouté son maître bien-aimé sans avoir les yeux humides de larmes, dit doucement à l'oreille du jeune homme : « Le voilà tel qu'il est souvent : le cœur d'un enfant. Dieu daigne l'avoir en sa sainte garde! »

*Comment deux bâtons croisés s'étant pris de querelle, ce fut  
le pauvre peuple de Maïence qui en souffrit  
& en particulier Maître Jean  
Gutenberg. Chapitre III.*



DEV-ETRE, lecteur, vous est-il arrivé d'en être témoin, d'avoir vu le soir un orage menaçant envelopper les collines de ses ailes sombres, tandis qu'au-dessous la vallée enfouissante va s'endormir paisible aux derniers rayons d'un soleil qui l'éclaire encore. Les laboureurs sur leurs portes sont à contempler leurs moissons d'un œil satisfait, la fumée s'élève des cheminées en légers tourbillons bleuâtres, tout est calme & tranquille, tandis qu'une heure, une seule heure plus tard..... Dispensez-moi, lecteur, de vous offrir ce tableau.

Jamais aux plus mauvais moments des guerres de religion, la ville de Maïence n'eut une journée plus épouvantable à passer que celle du 23 Octobre de l'année 1462. Ce jour, le calendrier le désigne sous les noms de Simon & Jude, & l'on est à se demander si les bourgeois de Maïence doivent le marquer d'une croix noire en signe de deuil comme un jour vraiment digne de Judas, son patron, ou d'une croix rouge en souvenir de tout le sang qui coula dans leur ville & de la flamme qui, s'élançant de toutes parts, dévora leurs maisons.

Le Seigneur Adolfe de Nassau, afin de contraindre l'Archevêque Diether qui ne vouloit pas démordre, en vint à concevoir une idée passablement insolite, surtout pour être sortie de la tête d'un berger spirituel; il résolut d'enfumer son compétiteur, comme ceux qui enfument des mouches à miel pour les obliger à évacuer leur ruche. Il pouvoit être environ quatre heures après minuit quand une centaine des plus hardis; des plus entreprenants parmi les partisans du Seigneur de Nassau escaladèrent la muraille de la ville au point où elle étoit le plus élevée; car sa hauteur même, & surtout sa position au bord du fleuve qui baignoit son pied, avoient inspiré tant de confiance qu'on avoit posé des sentinelles partout ailleurs, mais aucune dans cet endroit.

Sauter dans la ville, passer au fil de l'épée les hommes d'armes qui gardoient la porte, mettre le feu aux maisons les plus proches dont ils massacrèrent les habitants, fut pour les envahisseurs une affaire de moins de temps que je n'en mets à vous la conter. Quand le jour commença à poindre, on vit partout la lueur des incendies éclairer les rues; l'alarme sonnoit dans les clochers, & les maisons retentissoient de plaintes, de gémissements ainsi que



du fracas des armes; spectacle à jamais douloureux qui dura dès les premiers rayons de l'aurore jusqu'au soir où le soleil parut se coucher voilé de sang derrière les flots du Rhin. Les bourgeois se défendirent comme il convenoit à des citoyens d'une ville libre; mais quand ils virent quatre cents des plus vaillants des leurs couchés morts dans les rues, quand ils virent surtout des femmes, des jeunes filles, des enfants, se précipiter mains jointes au milieu des combattants pour demander merci aux soldats du Seigneur Adolfe occupés à mettre le feu aux maisons qu'ils venoient de piller, alors les pauvres Maïençois jetèrent loin d'eux leurs armes avec désespoir, & comme autant de brebis surprises par l'orage, se laissèrent conduire sans résistance sur la grande place de la ville archi-épiscopale. Là ils s'entendirent annoncer de la part de leur nouveau Prince, que dès ce moment ils étoient libres de s'en aller, eux & les leurs, où bon leur sembleroit, mais qu'ils eussent à sortir & au plus tôt par une quelconque des portes de la ville.

J'aimerois que vous pussiez, lecteur, lire comme je l'ai fait, l'unanime concert de plaintes qu'entonnent à l'envi tous les vieux chroniqueurs Maïençois à cette page sanglante de l'histoire de leur ville; que de navrantes doléances sur la misère de tant d'infortunés qui, blessés mortellement, souffrants, sans moyens d'existence se voyoient bannis de leurs foyers, laissant derrière eux la désolation & l'infortune. Qu'elle est juste & grande, d'autre part, la colère de ces mêmes chroniqueurs, quand ils parlent de certains bourgeois avisés de Maïence, qui ayant fait secrètement alliance avec le Seigneur de Nassau, maintenant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, promenoient tranquillement leur assurance au milieu du

deuil général. On en trouveroit même un de ces honnêtes historiens ayant la bonne foi de s'indigner contre l'Archevêque Diether qui, réveillé dans son sommeil du matin par la cloche d'alarme, se fit aussitôt passer un vêtement propre à empêcher qu'on ne le reconnût ! Oubliant dans son logis son anneau, sa croix & sa croûte, il se laissa glisser d'une des fenêtres du château par une corde, & s'étant élancé dans une petite barque, le digne pasteur, ne daignant pas jeter derrière lui un seul regard à sa pauvre ville tout en flammes, prit sans plus tarder le fil de l'eau. Eh quoi ! trop naïf chroniqueur, cela t'étonne, comme si la chose étoit si extraordinaire & avoit le droit de te surprendre !

Parmi tout ce monde qui s'enfuit cherchant à sauver sa pauvre vie, qu'avons-nous à faire pour notre part, si ce n'est regarder autour de nous cherchant à découvrir ce que devinrent dans ce malheur universel nos anciennes connoissances. Au grand Saint-Humbert, les partisans du Seigneur de Nassau usèrent, nous devrions dire abusèrent, d'une façon terrible du droit du plus fort ; ils jetèrent les presses par les fenêtres, elles tombèrent sur le pavé où elles se brisèrent ; dans la rue des Savetiers, il pleuvoit des lettres gravées ; les pillards enfoncèrent toutes les caisses, forcèrent tous les bahuts, sans y trouver de quoi satisfaire leur avidité. A quoi servit à Maître Fust de jurer à jointes mains qu'il ne possédoit plus rien, qu'il avoit tout livré ; quand il menaça de porter plainte à son frère le bourgmestre, l'orfèvre le plus riche du quartier, fort bien dans les papiers de l'Archevêque Adolfe, les lansquenets lui répondirent par le plus bruyant de tous les éclats de rire ; sur quoi ne trouvant ni or ni argent à emporter, leurs mains illettrées se saisirent des

précieuses impressions amoncelées sous le toit dans les combles: « On ne mange pas ça, dit un lansquenet Palatin à longue barbe, ce seroit trop indigeste, mais après tout on en pourra tirer de la litière pour les chevaux; » & là-dessus de faire tomber six gros in-folio dans son vaste sac où ils disparurent comme dans un gouffre.

La scène prit un caractère plus fâcheux encore chez Pierre Schœffer, qui, en même temps qu'il s'efforçoit de rendre un peu de courage & d'espérance à sa nouvelle compagne, se prit de querelle avec un de ses terribles hôtes. Dame Christine s'étoit retirée au fond de son appartement où, à genoux devant son prie-Dieu, elle imploroit la Vierge, mère de notre Seigneur. Schœffer, lui, tantôt alloit à la cour où il cherchoit à arrêter les pillards, tantôt revenoit auprès de sa femme à qui il apportoit des nouvelles, lesquelles malheureusement n'étoient guère rassurantes. Voici qu'en ce moment de trouble, tout à coup un reître effronté pénétre jusque dans la chambre de Dame Christine, & d'un regard avide autant que farouche, y cherche ce qui pourra devenir sa proie. La pauvre femme offre tremblante ce qu'elle a de carcans & de bijoux: « Pas assez! » s'écrie le pillard du ton le plus brutal, & des deux mains il va fouiller dans les bahuts. Au fond de l'un d'eux le psautier de 1457 vient soudain frapper la vue du reître, moins, lecteur vous pouvez m'en croire, à cause de ses beaux caractères, qu'à cause des crochets d'argent qui excitent les désirs du Vandale. Le sourire sur les lèvres il tire à lui le volume; Dame Christine, qui voit dans le Psautier non-seulement son livre de dévotion, mais encore le cadeau de nocce de son mari cherche à en disputer la possession à l'envahisseur. Aux cris que pousse sa femme, Schœffer se précé-

pite dans la salle, il arrache le livre des mains du reître qui se défend, & en essayant de frapper Schœffer du lourd talon de sa botte, le blesse avec son éperon. Schœffer résiste, & saisissant le prie-Dieu, le lance à la face de son ennemi avec tant de force que l'autre, tout en sang, se met à jurer & à pousser des hurlements lamentables; les compagnons du soldat arrivent à son aide; ils chassent Schœffer & Christine de chez eux; une main impitoyable ramasse des cendres & des charbons ardents dans le foyer commun de la demeure & les jette au milieu de la charpente du toit; quelques instants plus tard la flamme s'élançant par toutes les issues enveloppoit le bâtiment entier de ses langues ardentes, comme si la malédiction du petit Parisien contre la maison de l'imprimeur avoit dû avoir son effet sans retard.

La famille de Fust, réunie dans la cour du grand Saint-Humbert, envoyoit de là ses gémissements au ciel & d'inutiles imprécations aux pillards qui, après avoir saccagé & brûlé la maison, en quittoient les débris fumants pour aller plus loin tenter la fortune en continuant leur œuvre. Il ne sera pas difficile de comprendre que les efforts des ouvriers imprimeurs qui, ne sachant à quel saint se vouer, s'ils devoient essayer d'éteindre le feu ou tenter de sauver ce que la flamme avoit épargné, restassent sans grand résultat; les voisins non plus, au milieu de la bagarre, ne se sentirent guère l'envie de venir à l'aide d'un homme qui, par son attitude hautaine dans la fortune, les avoit plutôt éloignés. Fust, sans savoir ce qu'il faisoit, s'arrachoit les cheveux, les jetant dans les flammes qui dévoroient son foyer; le bourgmestre enfin, son propre frère, trop occupé de la détresse générale, ou ce qui seroit plus probable, tout absorbé par le soin de garder





son bien, ne trouva pas le temps de songer à sa chair & à son sang. Partout dans la malheureuse Maïence on ne voyoit qu'ennemis, pillards, massacreurs; les portes de la ville étoient fermées & les ouvertures des maisons particulières exactement barricadées de l'intérieur. Fust, incapable de prendre un parti, demeurait immobile à regarder les flammes, pendant que Christine au désespoir cachait son visage sur la poitrine de son mari. Les ouvriers se traînoient ici & là mains jointes, & au-dessus d'eux tous le feu pétillait, les poutres consumées s'abîmoient, & dans l'air voloient des cendres de papier avec lesquelles la fraîche brise du matin jouait malicieusement.

On auroit peine à décrire l'impression causée par cette scène; c'étoit le silence & la solitude, l'anéantissement & le désespoir au milieu de la confusion & du bruit; à ce moment un nouveau personnage parut: « Que Dieu & son aide soient avec vous tous, pauvres infortunés! » dit l'arrivant du ton d'une compassion à la fois sincère & profonde. Si nous ajoutons qu'au lieu de remerciements le nouveau venu n'obtint qu'un salut contraint, & ne rencontra que des yeux où perçait la haine & la défiance, chacun devinera bien vite que c'étoit Jean Gutenberg, qui, une valise sur le dos, le bâton du pèlerin à la main, le pourpoint trouffé pour le voyage, venait d'entrer dans la cour du grand Saint-Humbert.

En effet c'étoit lui, & Fust, heureux de trouver quelqu'un sur qui décharger sa colère, lui lança ces mots en même temps qu'un regard ardent comme les flammes qui dévoroient sa maison: « Homme, que venez-vous chercher ici? Viendriez-vous repaître vos yeux de la vue de notre misère, ou peut-être mendier votre pain chez des

mendiants? » Celui qu'on offenoit de la sorte se contenta de secouer doucement la tête, & sans seulement prendre garde à Schœffer qui, à la vue de Gutenberg, s'étoit détourné emmenant avec lui Dame Christine : « le me suis figuré, reprit le vieillard, que dans ce temps de commun malheur vous auriez sans doute oublié nos petites querelles d'autrefois; & si je suis venu, c'est pour connoître votre sort, désireux de vous tendre une main secourable si la chose est en mon pouvoir. J'ai perdu souvenir que jadis nous nous sommes quittés brouillés, croyant avoir moyen encore de porter de l'intérêt à une maison où j'ai travaillé de si longues années avec vous & votre gendre. » Fût, pour toute réponse, se contenta de murmurer : « Vous le voyez, il n'y a plus rien ici à faire ou à prendre; nous sommes ruinés autant que vous. »

« Maître, reprit Gutenberg, plus de jalousie mesquine; je ne me suis pas tiré d'affaire mieux que vous. Les gens de Nassau en ont fait des leurs chez le Syndic; mes presses sont brisées, mes lettres dispersées; il ne reste plus que la maison & ses murailles nues. »

Schœffer pendant ce temps étoit rentré, il prit part à la conversation, & dit avec amertume à son ancien patron : « Eh bien, très-digne Seigneur, vous n'avez plus présentement, ce me semble, qu'à vous tranquilliser fort. Ne fait-on pas que vous ne possédez aucun droit direct sur vos presses, & que vous ne continuez le métier qu'aux risques & périls du Syndic! » A cette dure apostrophe l'on eût vu le visage du vieillard Gutenberg se couvrir de la plus vive rougeur : « C'est la vérité, la chose est comme vous la dites, répliqua-t-il, mais qui mieux que vous doit connoître l'auteur de mon infortune. Je ne m'embarasse nullement du peu que j'ai pu perdre; ce que je regrette,



je regrette, c'est de voir mon œuvre interrompue, c'est le temps & les forces qui m'échappent, deux choses dont un vieillard doit être avare; voilà ce qui me peine; car qui fait où & quand le Maître retrouvera un lieu où remonter sa table de composition? »

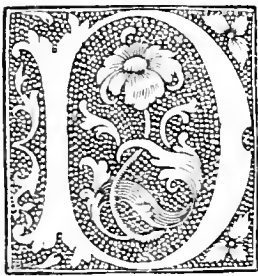
« Pensez-vous donc encore, lui demanda Fust d'un ton d'abattement, que l'on puisse jamais établir de nouveau ici une imprimerie? La vôtre & la mienne ont été les deux premières, croyez-moi, elles seront les deux dernières. Un chacun se gardera désormais de reprendre un métier sur lequel pèse si visiblement la malédiction du ciel. Vous & nous ruinés de la sorte de fond en comble! O maudite soit l'heure où vous avez passé la première fois le seuil de ma maison, où, par de belles paroles, vous m'avez entraîné à concourir à cette œuvre de Satan! Puisse-t-elle passer cette œuvre & s'évanouir comme la fumée qui sort de ma maison, s'abîmer comme cette poutre calcinée contre laquelle s'appuyait la première presse! »

Un nouveau craquement servit d'accompagnement à ce souhait terrible; la cour & la rue qui la touchoit furent ensevelies sous les décombres, la poussière, les cendres, les éclats de bois enflammés. Un ouvrier demeura sous l'avalanche, les autres s'enfuirent en poussant des cris; Schœffer entraîna sa femme éplorée loin de cette scène de désolation; il n'y eut que le vieux Fust & Jean Gutenberg qui continuèrent à rester seuls au milieu des ruines; le premier, les deux mains couvrant ses yeux, étoit tombé presque à terre sur ses genoux tremblants; Gutenberg, au contraire, comme animé d'une énergie toute juvénile, se releva, & appuyant sa main droite sur l'épaule de son antagoniste, lui adressa les paroles sui-

f. i.

vantes à peu près du même ton dont il lui auroit adressé une prophétie : « O gens de petite foi, qui croyez, parce que le temple est en flammes, que la Divinité doit aussi brûler ! Ce qui vous arrive, vous arrive justement, car ce que vous avez fait est moins en vue de l'art & de son avancement qu'en vue de votre intérêt personnel. Je vous le dis en vérité, Maître Fust, cet art dont vous désespérez sera éternel, comme la parole qui l'a créé est grande devant les hommes, & il périra aussi peu dans l'incendie de votre maison que périra ce ciel qui s'étend si bleu, si calme, si élevé au-dessus de nous. Regardez, Maître Fust ! votre atelier est vide, vos ouvriers sont loin ! pensez à ce que je vous dis ! le fort, au-dessus de votre tête courbée par le malheur, jette les cendres de vos livres à tous les vents du ciel ; eh bien, par ce fait que nous venons d'être arrêtés ici dans notre œuvre, & que nous sommes chassés de nos foyers, notre art se répandra au loin dans tous les coins du monde. Laissez brûler, ô Fust, ce qui peut se brûler ! L'art de l'imprimerie est un Phénix qui renâtra de ses cendres pour couvrir le monde entier de ses ailes ! »

*Le Seigneur Archevêque Adolfe de Nassau s'étant souvenu  
de Jean Gutenberg l'Imprimeur, le fait chercher par  
un de ses cavaliers, qui le trouve proche  
du Rhin dans la cabane d'un  
pêcheur. Chapitre V.*



DANS le pays du Rheingau, sur la rive droite du grand fleuve, à quelques lieues au-dessous de Maïence, se trouve une petite ville à laquelle on donne de nos jours, suivant sa fantaisie, deux noms différents : on l'appelle tantôt Eltvil, tantôt Elfeld. Quand ces montres fumants, les bateaux à vapeur, passent en mugissant devant les modestes maisons d'Eltvil, c'est à peine si, lorsque la cloche fait entendre sa voix argentine, un petit canot porteur du drapeau rouge & blanc se détache & fend l'onde prestement. On aborde, les passagers montent au grand navire, mais tout au plus les touristes qui se prélassent sur le tillac daignent-ils jeter un coup d'œil distrait sur leurs nouveaux compagnons de route, & ils ont raison, car que peut faire à la blonde fille d'Albion, étendue sur un des bancs du pont, la gracieuse fille du Rheingau, qui, un panier au bras & son tricot à la main, monte silencieuse, & après avoir adressé un dernier adieu aux amis & amies qu'elle laisse au rivage, va s'asseoir sans bruit sur un tabouret de campagne.

C'est pour nous à Eltvil que va se renouer le fil de notre narration, si brusquement rompu par l'incendie de Maïence. Trois années s'étoient passées depuis cet événe-

ment, pour les pauvres habitants des pays du Rhin, trois années cruelles entre toutes. Gutenberg avoit repris comme autrefois le bâton du voyageur; Claude Mufny marchoit devant chargé du léger bagage de la petite caravane, & cet heureux enfant d'une nation légère, grâce à sa gaîté que ne pouvoient atteindre ni les privations ni les contrariétés, redonnoit de temps à autre au vieillard abattu quelques instants de sérénité. Laurent Beildeck, inséparable de son vieux maître, se tenoit à côté, soutenant parfois les membres fatigués de Gutenberg, ou, quand il le falloit, venant au secours de sa vue affoiblie.

Quelle caravane & quelle route! & que devoit se dire à lui-même celui qui en étoit le guide & l'acteur principal? alors surtout qu'il repençoit à la première fois où, aiglon s'étant élancé de son aire, il avoit pris son vol dans cette même direction! Beildeck se garda de prononcer une seule parole capable de rappeler ce temps au vieillard, mais un soir que nos voyageurs avoient fait halte sur une colline au bord du Rhin, Gutenberg rompit le silence général par ces paroles prononcées avec une émotion douloureuse: « Te rappelles-tu, mon vieux Beildeck, comment en l'an 20 nous avons fait ensemble cette route? Moi, fièrement à cheval, jeune patricien fanfaron comme tous les autres, je me sentoais l'égal des Furstenberg, des Volksberg, des Gelthuss, des Humbert; me vois-tu avec ma belle plume flottante attachée à ma barrette de velours, j'avois sur le corps un pourpoint fort tailladé de crevés & orné d'une abondance de rubans. Ah! Laurent, que c'étoit beau! Et avec quelle joie nous dépassions les cavaliers lourdement montés envoyés par les abbâies & par la bourgeoisie, désireux que nous étions

de nous trouver des premiers à saluer l'Empereur Rupert; & après, quand nous avons été loin, comme le peuple de Maïence est venu assaillir nos maisons..... » — « C'étoit alors le bon temps, » dit le vieux Beildeck avec un soupir en secouant la tête.

« Oui, tu as raison, c'étoit là le bon temps, répondit Gutenberg; hélas! à quand la fin de notre vie errante & de nos misères? » A ces mots qui sortirent de sa bouche du ton de l'amertume, le noble vieillard fixa son regard sur le soleil qui se couchoit dans sa gloire, & dont les rayons brillants entourèrent ce crâne dépouillé, ce visage pâli par l'âge & par les épreuves; l'on eût dit qu'ils dessinoient tout autour comme la couronne lumineuse d'un martyr.

Des fous, Gutenberg n'en parloit pas sans raison, car pendant trois années de fuite la petite caravane avoit erré le long du Rhin, tantôt le descendant, tantôt le remontant, & nos trois voyageurs étoient arrivés ainsi jusqu'à Strasbourg où Gutenberg tenoit à se rendre encore une fois dans l'espérance d'y retrouver d'anciens amis. Il frappa en tous lieux, mais ne rencontra que des cœurs fermés ou des portes closes. Personne ne se soucioit de la typographie, le sac de Maïence avoit répandu dans tous les pays du Rhin une foule d'ouvriers fugitifs, & en particulier un si grand nombre d'imprimeurs que nulle part il n'y eut la moindre place pour le vieillard; se mettre au service des autres, voilà à quoi le maître ne pouvoit se résoudre; Gutenberg auroit voulu avoir son atelier à lui, travailler à son heure, avec l'escarcelle quelque peu garnie.

Au bout de trois ans la caravane trouva brusquement un terme à ses pérégrinations, terme qu'elle n'auroit, il

est vrai, pas choisi : Gutenberg tout à coup tomba dangereusement malade. Ce ne fut qu'avec difficulté que ses deux compagnons parvinrent à lui procurer un abri & un gîte chez un batelier, ou, comme on le disoit alors, chez un navatier, qui possédoit sur la rive gauche du Rhin, en face du riche & puissant couvent d'Erbach, une cabane où il vivoit péniblement, en partie de sa pêche, en partie du profit qu'il trouvoit à transporter dans sa nacelle les pèlerins qui se rendoient au monastère. C'est là que Gutenberg dut s'arrêter atteint par la maladie. Le lieu, suivant son désir, étoit éloigné de la demeure des hommes que le vieillard, soumis à tant d'épreuves & aigri par le chagrin, s'efforçoit d'éviter chaque jour davantage; la cabane, comme ensevelie sous les pampres, dominoit le Rhin dont les ondes baignoient presque son seuil.

C'est ainsi que dans l'année 1465 de notre Seigneur Jésus, Jean Gutenberg, cet inventeur de l'art d'imprimer, gisoit sous ce misérable toit, en proie à la maladie, oublié, abandonné du reste des humains. La mauvaise saison étoit arrivée & l'avoit surpris encore en route; l'épuisement, la maladie, les chagrins, les déceptions de toutes les espèces avoient accablé à la fois le vieillard; de là ces regards pleins d'angoisse que jetoient ses deux compagnons sur le grabat de leur maître. Ils se partageoient les soins à donner au malade, & pendant que Claude Musny alloit de côté & d'autre offrir ses services aux vigneronns ou aux religieux du couvent, Beildeck restoit auprès de Gutenberg. De temps en temps, à de rares intervalles, un moine d'Erbach, expert dans l'art de guérir, à la demande de Claude, passoit l'eau pour visiter le vieil infirme, dont le médecin ordinaire n'étoit autre qu'un berger du voisinage qui, au moyen de philtres & de priè-

res, essayoit vainement de rendre la vie à une existence usée.

Un soir des derniers jours de l'automne de cette même année, le berger, Beildeck & le jeune François se tenoient assis près de Gutenberg à surveiller son sommeil agité par la fièvre; au dehors la nuit étoit sombre & triste; les flots du Rhin gonflé par les pluies battoient presque les murs de la chaumière, & un vent âpre qui s'engouffroit entre les collines faisoit trembler sous ses rafales toute la charpente de la pauvre cabane. Le malade venoit de passer une mauvaise journée, il se plaignoit d'éprouver une chaleur brûlante à la tête, surtout dans les yeux, & Beildeck remarqua, non sans inquiétude, de quelle main hésitante & mal assurée Gutenberg avoit pris l'écuelle qu'on lui présentait. Claude se tenoit assis sans rien dire au pied de la couche, & chaque fois que Gutenberg faisoit un mouvement ou plaignoit, le berger murmuroit d'inintelligibles prières; Beildeck, debout contre la fenêtre, écoutoit le bruit du fleuve & les gémissements du vent.

L'obscurité étoit déjà profonde dans la cabane quand Gutenberg se réveilla; ce fut d'une voix éteinte qu'il demanda de la lumière. Beildeck sortit & alluma une torche de résine qu'il revint placer au centre d'un anneau de fer fiché à cet effet dans la muraille, tout proche du lit du malade. Celui-ci, en entendant la porte grincer sur ses gonds, se leva à demi: « De la lumière, » s'écria-t-il, puis au bout d'un instant avec impatience: « N'y a-t-il donc personne ici qui daigne faire la grâce à un vieillard de lui allumer un peu de lumière pour éclairer sa longue nuit? »

Beildeck tout tremblant tira vivement le jeune Fran-

çois vers l'autre bout de la couche : « Maître chéri ! dit-il, veuillez vous retourner & ouvrir les yeux, la torche est à sa place comme d'habitude. »

« Le te dis que tu mens, lui cria Gutenberg avec emportement ; tout n'est-il pas noir ici comme dans un tombeau ? Claude, mon enfant, réponds-moi ! où es-tu ? »

Celui qu'on appeloit étoit à côté de la tête de son maître, il se pencha en frémissant vers lui : « Me voici, » murmura-t-il, & prit vivement la main du malade ; mais celui-ci le repoussant avec vivacité, avança sa main vers la torche qu'il saisit & la porta à ses yeux. Il ne la voyoit plus.

Ce fut avec un cri de désespoir & en enterrant sous ses mains ses yeux fermés au jour, que Gutenberg se rejeta sur le grabat : « le vous entend, dit-il à ses deux compagnons qui éclatoient en sanglots, mais je ne vous vois pas ; je sens l'odeur de la résine, mais le rayon de sa lumière ne perce plus la nuit qui m'enveloppe. O malheureux que me voici ! Hélas ! je suis Tobie, mais Tobie sans son fils ! »

Passé les premiers moments, pendant lesquels Gutenberg donna cours à tout son désespoir, le silence se rétablit dans la chambrette. Le berger, qui en ceci ressembloit fort aux docteurs de nos jours, quand il vit qu'il ne savoit plus que faire, se hâta de s'enfuir à petit bruit ; le jeune François, en proie à la plus vive douleur, se tenoit à genoux près du lit, tandis que Beildeck, la torche à la main, l'approchoit des yeux du vieillard, comme s'il avoit cherché à leur rendre ainsi la lumière qui leur étoit ravie sans retour.

Tel étoit le tableau que présentoit l'intérieur de la cabane, quand le bruit d'un cheval qui approchoit vint  
tout à coup







tout à coup tirer nos pauvres affligés de leur silence; Beildeck se préparoit à ouvrir la fenêtre pour voir ce dont il s'agissoit, quand le pêcheur fit entrer un cavalier trempé jusqu'aux os, crotté jusqu'à l'échine. « Tenez, lui dit le pêcheur, voyez vous-même à trouver celui que vous cherchez. »

Le cavalier courba sa haute taille pour passer sous la porte basse : « Celui que je cherche, dit-il à Beildeck qui s'avança non sans un air d'humeur, se nomme Jean Guttenberg, & il est de Maïence. »

Le vieillard en entendant une voix étrangère prononcer son nom, avoit prêté l'oreille; il fit aussitôt signe à son valet de se taire. Son orgueil se révoltoit à l'idée qu'on pût le trouver dans un lieu pareil; se tournant vers la porte d'où la voix étoit venue, il répondit assez brusquement au cavalier : « Et qui vous a dit de venir chercher ce Seigneur ici, dans cette misérable cabane? Passez votre chemin, mon ami, & laissez en paix d'honnêtes gens! »

« C'est dommage, répliqua le cavalier en lançant un coup d'œil de défiance au malade, oui c'est grand dommage qu'un messager si heureux rencontre un si mauvais accueil. Celui à qui s'adresse ce que j'ai à dire me recevrait à coup sûr plus poliment. »

« En êtes-vous bien certain? »

« Je le pense du moins, dit-il en tirant de dessous son pourpoint un rouleau de parchemin. Voici que j'apporte de la part de Sa Grandeur, notre très-digne Seigneur l'Archevêque, une lettre, laquelle ne manqueroit pas de réjouir le vieux Gentilhomme, si je pouvois seulement la lui faire tenir à lui-même. Il y a des semaines que je suis sur sa piste, & c'est hier Messieurs les Supérieurs d'Erbach qui m'ont envoyé ici. »

g. i.

A ces mots Claude & Laurent, sur les visages de qui l'attente se pouvoit lire, s'approchèrent du cavalier : « Si vous vous décidiez, dit Laurent en faisant un geste pour montrer le malade, à nous remettre votre message, je vous jure sur ma tête qu'il ne pourroit tomber en meilleures mains, car la retraite du Seigneur Jean Gutenberg nous est parfaitement connue. » — « Allons, répondit le cavalier qui fit semblant de comprendre, je le veux bien, » & il mit le rouleau dans les mains du vieillard. « Pour mon compte, me voici à la fin déchargé de mon ennuyeuse commission, & si le batelier veut me faire traverser le Rhin encore cette nuit, je pourrai tout d'abord regagner Eltvil, où mon très-gracieux Maître l'Archevêque Adolfe, que Dieu conserve, a fixé sa résidence. »

Les éperons du cavalier retentissoient encore sur le feuil que Claude avoit déjà enlevé le rouleau aux mains de Gutenberg, & s'étant approché en hâte de la torche résineuse, il jetoit rapidement un coup d'œil sur la missive à laquelle pendoit dans un étui le grand sceau en cire de l'archevêque : « Maître, s'écria-t-il avec une exclamation de bonheur en tombant sur ses genoux, c'est quand la détresse est la plus grande que le Seigneur est le plus près, » & ses larmes qui n'étoient plus de chagrin mais de joie, ses baisers couvroient les mains du vieillard.

« Paix, paix, jeune écervelé, disoit Gutenberg qui avoit peine cependant à maîtriser son émotion, qu'y a-t-il donc dans cette missive capable d'exciter à ce point notre petit François? »

« La délivrance pour vous, ô mon Maître, » répétoit Claude avec jubilation, & il remit le parchemin à Gutenberg, qui de ses doigts tremblants toucha le ruban & le sceau. Claude avoit oublié que le vieillard étoit dé-

formais hors d'état de lire, Beildeck dut le lui rappeler ; Claude reprit donc le rouleau & se mit à déchiffrer non sans difficulté, ni sans être interrompu par les sanglots du vieux Laurent, ce document, relique précieuse, que nous allons reproduire dans le langage naïf du temps :

« — *NOUS, Adolfe, Seigneur élu & Archevêque confirmé de Maïence*, nous reconnoissons par la présente, avoir pour agréables & utiles à notre personne, les services que nous a rendus notre cher & fidèle Jean Gutenberg : c'est pourquoi, mû d'une grâce toute particulière, nous l'avons choisi & élu pour notre Serviteur digne de faire partie de notre cour. Ne devant & ne voulant, tant qu'il vivra, lui refuser nos bons offices, espérant que pour notre service il se pourra guérir, nous lui octroyons chaque année, quand nous habillons le commun de nos gens, de le vêtir comme sont vêtus nos gentilshommes, de lui faire donner notre vêtement de cour, & chaque année vingt boisseaux de froment & deux foudres de vin pour l'usage de sa maison : & pour que le dit Gutenberg n'ait pas la tentation de les vendre ou de les donner, les dits boisseaux de froment & les dits foudres de vin auront leur entrée libre & franche de droits dans notre ville de Maïence, tant que vivra le dit Gutenberg, & fera & demeurera notre Serviteur. En foi de quoi nous lui expédions la présente. »

Le rouleau de parchemin échappa des mains de celui qui le lisoit, & c'étoit chose touchante que de voir le vieux Laurent serrant la main droite de son maître adoré, le regard fixé avec béatitude vers le ciel, murmurant tout bas : « A présent, Seigneur, laisse ton serviteur aller en paix ! »

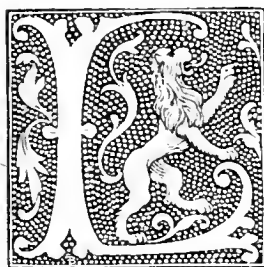
Pour Gutenberg, pâle & immobile sur sa couche, des

larmes rouloient isolées de ses joues sur sa barbe grisonnante, mais pas un muscle de son visage ou de son corps ne témoignait que la vie le possédât encore; & quand ses deux compagnons fidèles essayèrent de reprendre chacun une de ses mains, il les repoussa doucement, des sanglots lui échappèrent, & il leur dit en secouant la tête: « Il est trop tard! — ces yeux ne voient plus rien, — ils ne peuvent que pleurer! »

Nous qui, venus au monde quatre siècles plus tard, & qui, suivant une inscription pompeuse: *aere per totam Europam collato*, ce qui veut dire au moyen de souscriptions recueillies dans toute l'Europe, érigeons monuments sur monuments, à Maïence, à Strasbourg, à Gernsheim, à Harlem & Dieu sait où encore, en l'honneur de l'art & de son inventeur, que n'enfermons-nous plutôt dans le socle de la statue un morceau du parchemin porteur du vieux document? Et toi, belle lectrice, qui ne penses qu'avec ravissement à tout l'esprit répandu dans l'album de Gutenberg; & vous, successeurs & disciples du grand maître, qui bâtissez pour vous & vos imprimeries des palais; curieux enfin, qui trouvez que 10,000 écus dépensés pour une fête ne pèsent pas trop dans le budget d'une ville, rappelez-vous celui qui en fut la cause & en demeure le héros; il dut à la largesse d'un prince généreux de recevoir par année vingt boisseaux de froment & deux foudres de vin.

Mais ici taisons-nous, & pas un mot de plus, car, lecteur, vous devez savoir ce que dit certain proverbe: « Vieille chanson, vieille histoire! »

*Mort de Jean Gutenberg. Priez, lecteur, pour le repos de son âme; sa pauvre dépouille dort dans une tombe inconnue. Chapitre VI.*



L'HISTOIRE, en nous transmettant le décret d'Adolfe de Nassau, nous a conservé une preuve de la générosité de ce prince de l'Eglise, mais elle reste muette quand il s'agit de nous dire par quels services Gutenberg pouvoit s'être attiré cette grâce. Quelques auteurs prétendent que le vieillard, partisan secret de Nassau, avoit aidé à surprendre sa ville natale; la retraite dans laquelle vivoit Gutenberg, son éloignement surtout pour les affaires du monde ne permettent pas de s'arrêter à cette supposition; pour notre part, nous aimons mieux admettre que l'archevêque, après s'être emparé violemment de sa capitale, s'étoit souvenu de celui qui en étoit un des enfants; le hasard sans doute avoit remis en mémoire au Seigneur Adolfe l'inventeur pauvre & errant d'un art qui déjà alors commençoit à faire grand bruit. Pourquoi vouloir expliquer ce qui, sans explication aucune, seroit infiniment plus beau & plus humain.

L'archevêque tenoit sa cour à Eltvil. La ville dans ce temps devoit être bien plus peuplée & plus importante qu'elle ne l'est de nos jours. Le grand château d'Eltvil n'avoit pas été encore victime des flammes françoises & l'archevêque Adolfe, ne se fiant point encore complètement aux cœurs & aux sentimens des brebis de son troupeau, n'avoit pas voulu établir sa résidence dans Maïence

même. Ce fut donc vers Eltvil que se dirigea Jean Gutenberg, appuyé sur son fidèle Claude & accompagné de Laurent Beildeck; ce n'étoit plus un errant Bélifaire; ce n'en étoit pas moins un pauvre vieillard aveugle que la grâce de son Prince étoit venue chercher bien tard, & que la faveur des cours ne pouvoit plus guère ranimer. Lecteur, dispensez-moi de vous retracer cette scène, quand le vieil aveugle arriva à la résidence archi-épiscopale pour y faire en personne ses remerciements à son puissant Seigneur; à la vue de cette haute figure si fort courbée par l'âge & par les infirmités, l'on vit des prélats tout replets, brillants de santé, se demander à demi-voix les uns aux autres : « Eh bien ! voilà donc l'homme qui enseigne à imprimer des livres ? » Nous ne pensons pas qu'à ces paroles une sympathie ni vive ni profonde se manifestât chez les porteurs d'étoles ou de cuirasses pour l'homme inventeur d'une œuvre si immense. Après tant de sacrifices & de malheurs, le ciel n'accorda au vieux Maître de jouir de son modeste avoir que peu d'années; il sembla, passez-moi cette comparaison, elle n'est pas nouvelle, qu'on vît le soleil prêt à se coucher, déchirant le voile de nuages qu'il a devant lui pour disparaître l'instant d'après dans toute sa tranquille majesté derrière les collines. Gutenberg, lui, ne le voyoit plus ce beau soleil se levant ou se couchant sur le Rheingau, mais de temps à autre néanmoins il alloit, guidé par ses deux compagnons fidèles, s'asseoir au bord du grand fleuve pour écouter ce doux murmure de l'onde qui passe. Ses lèvres ne laissoient plus échapper que peu de paroles, ses lèvres, hélas, avoient dû favoriser tant d'amertume qu'à peine goûtoient-elles le miel des derniers jours; sous l'impression de la douleur elles restoient obstinément fermées.







C'est ainsi que l'année 1466 s'étoit écoulée pour nos trois amis toujours fidèles à leur retraite; on étoit au printemps qui envoyoit à la terre ses premières tièdes haleines; Gutenberg, âgé pour lors de soixante & dix ans, se tenoit un matin à la fenêtre de la cabane, tandis que non loin de lui son jeune compagnon rattachoit à la muraille les pampres qui tapissoient l'humble demeure. Balades & rondeaux s'échappoient sans relâche de la bouche du joyeux Parisien; Gutenberg peut-être n'y comprenoit pas grand'chose, mais le chant naïf & gai de Claude l'amusoit.

Ils en étoient là quand tout à coup le jeune homme s'entendit appeler vivement par son maître; il déposa aussitôt sa serpe & courut à la porte de la maison où il trouva Gutenberg qui, en s'aidant de son bâton, s'efforçoit de venir à sa rencontre: « Ta chanson, lui dit le vieillard d'une voix tremblante, ta dernière chanson, répète-la-moi. » Claude regarda son maître d'un air de surprise, puis se mit à entonner de nouveau :

*Soir & matin, filles, n'allez follettes  
Qu'ierre és garçons derraines violettes.*

A peine Gutenberg laissa-t-il prononcer ces quelques mots, qu'interrompant le chanteur il l'attira violemment & le ferra sur sa poitrine: « Jeune homme, s'écria-t-il, d'où fais-tu cette chanson? » — « C'est ma mère, répondit Claude, qui me l'a apprise un jour qu'étant encore enfant je jouois au petit palet sur la place de Grève. » Ici le vieillard demeura un moment en proie à sa rêverie; au bout de quelques instants il reprit: « Vois-tu, Claude, tu es un brave garçon & par ta fidélité tu as mérité ma confiance. Cette chanson m'a été au cœur parce qu'elle

est pour moi la dernière parole, le dernier son de voix d'une personne que j'ai aimée, tendrement aimée. Depuis que je l'ai entendue, ta chanson, que d'années se sont écoulées; je ne l'entendrai plus cette voix, hélas! non jamais plus comme autrefois! »

Gutenberg vaincu par son émotion garda le silence, & peut-être valoit-il mieux pour lui qu'il ne pût voir dans quel état ses paroles avoient mis le jeune homme: « A présent, Claude, reprit-il au bout de peu de minutes, va; retourne à la vigne, mais tu me chanteras cette chanson une fois tous les soirs, entends-tu? Ta main, mon enfant. » Claude tendit sa main. « Tu trembles; dis? qu'as-tu, qu'y a-t-il? » demanda Gutenberg d'un ton de méfiance, comme le font volontiers les aveugles. — « Rien, Maître. » — « Et moi je veux savoir ce qu'il y a? ta main est brûlante. » — « Mais, c'est parce que vous venez de me dire que vous avez confiance en moi, & au même moment vous me cachez ce qui vous fait du chagrin! »

Claude avoit prononcé ces derniers mots avec angoisse, presque du même ton qu'un suppliant qui auroit hâte de profiter d'un moment favorable. Gutenberg se détourna, & après un silence assez prolongé, il dit au jeune François à demi-voix: « Claude, ta chanson, une de tes compatriotes au temps jadis me l'a chantée en prenant congé de moi; une aimable fille & un noble cœur; elle se nommoit comme ta mère; tu dis que ta mère se nomme Gifquette? » Le vieillard cacha son visage dans ses mains, tandis que Claude, tombant aux pieds de Gutenberg, embrassoit ses genoux, murmurant: « Mon père, mon père! Ne devinez-vous pas? celle qui chantoit cette chanson étoit ma mère! »

Un cri échappa à Gutenberg, sa main laissa tomber son bâton;

son bâton; les yeux de l'aveugle sembloient chercher le visage du jeune homme agenouillé: « Tu mens, lui dit-il, aie pitié de moi! oh! ne me mens pas! »

« Par la lumière de ces yeux que j'aime, laquelle ils ont perdue, par le cœur de Gifquette, non je ne mens pas. Je suis ton fils & elle étoit ma mère! » Claude avoit prononcé ces mots avec toute sa vivacité françoise; Gutenberg ne répondit rien; sa poitrine se soulevoit avec effort; on voyoit en lui une lutte entre le désir de croire & le doute. « Mais pourquoi?... » demanda-t-il. « Père, répondit aussitôt Claude, qui comprit tout d'abord l'idée de Gutenberg, ne commences-tu pas à comprendre maintenant quelle a été ma mission, pourquoi je me suis introduit auprès de toi, pourquoi je t'ai suivi, comment enfin je suis arrivé à t'aimer ainsi que je le fais, jusqu'à l'adoration! Et ne devines-tu pas que ma mère m'avoit lié la langue au palais par le serment solennel de ne jamais prononcer un seul mot qui la rappelât à ta mémoire, jusqu'à ce que toi-même de quelque façon tu eusses fait mention d'elle! Sois, s'il le faut, m'a-t-elle dit, son plus humble valet, car il est ton père, & si tu trouves Gutenberg heureux, ce que mes prières les plus ferventes demandent au ciel, s'il a oublié les jours d'Aix-la-Chapelle, ô ne va pas évoquer l'ombre de la pauvre Gifquette pour la placer entre lui & le bonheur. Mais s'il est malheureux, de lui-même il se souviendra de moi; alors tombe à ses pieds, baise la trace de ses pas & dis-lui: « Sois consolé, c'est *elle* qui t'envoie ton fils! »

« Assez, par les plaies du Sauveur, assez! » cria Gutenberg en étreignant dans ses bras le jeune homme à genoux devant lui, « oui, c'est bien elle, je la reconnois-là. Mon fils, mon enfant! »

La foudre n'auroit pu séparer ces deux hommes dans leur embrassement. Le vieillard hors d'état de voir le fils qui lui étoit donné, ne proféroit aucune plainte; ses lèvres, ses mains, ses bras pour lui remplissoient l'office des yeux; « Avant de savoir, dit Gutenberg, quel trésor j'avois en toi, je me rappelle avoir retrouvé dans ton expression aimable & franche quelque chose de ma Gifquette. »

Passé le premier saisissement, suite de cette découverte inattendue, Gutenberg reprit assez de calme pour parler à Claude de sa mère. Il ne pouvoit voir les yeux du jeune homme levés au ciel, mais à la douloureuse vivacité avec laquelle le garçon se jeta sur le sein de son père: « Je comprends, lui dit-il, elle m'attend là-haut. »

Laurent Beildeck, à son retour des champs, trouva le vieillard & Claude toujours heureux l'un près de l'autre: « Laurent, cria Gutenberg à l'arrivant dont il avoit reconnu le pas, Laurent, j'ai un fils! »

Beildeck reçut cette déclaration non sans surprise, & Claude, moins pour justifier ses allégations que pour fournir une preuve palpable au vieux serviteur, tira du bahut un petit miroir de métal poli, orné d'un côté d'une image sculptée sur la bordure. « Dis au Maître, Beildeck, quelle image il y a derrière ce miroir. » — « Une Sainte Vierge, le cœur percé de trois épées, portant dans ses bras l'enfant Jésus crucifié. » — « Et au-dessous, reprit vivement Gutenberg, ne lit-on pas gravé sur le bois: *Ecce mulier filium tuum!* O donnez, donnez ce miroir! c'est moi qui en ai fait présent à Gifquette la première fois que je la vis sur la place de la cathédrale à Aix-la-Chapelle! » Et Gutenberg saisissant cette relique d'un temps plus heureux la porta à ses lèvres.

L'heure où il avoit remis ce miroir à une main aimée,

toute cette époque de sa vie se représenta dans ce moment à Gutenberg, c'étoit le rayon de soleil qui vient éclairer un instant les neiges du glacier. Un peu plus tard le vieillard raconta à ce fils qu'il avoit retrouvé & à son fidèle Beildeck, ce qui suit : « C'étoit dans l'année 1440, à l'époque où toute l'Europe chrétienne a la coutume de se rendre en pèlerinage dans l'antique & célèbre ville d'Aix-la-Chapelle, visite sainte, comme on le dit, qui se fait tous les sept ans aux reliques merveilleuses de la cathédrale. Je vivois alors à Strasbourg dans la rue Saint-Arbogaste, l'esprit tout occupé de mon art, mais n'ayant pu parvenir encore à rien de bien. Dans ce temps, — tu le fais, Laurent ! — la vie s'écouloit pour moi assez chétivement. Depuis longtemps je n'avois reçu aucun envoi de Maïence, & l'héritage de mes pères s'étoit dissipé dans des expériences fort diverses, toutes selon moi capables de me procurer des gains qui devoient me mettre en état de poursuivre mon idée. Ma vie en étoit à son midi plein, & il me devenoit nécessaire de m'adonner à un métier plus lucratif; je me mis à polir des miroirs & des pierres, je gravai sur bois des figures & des ornements, & je m'associai avec ces Strasbourgeois qui, plus tard, devoient me traiter si mal, avec cet André Dritzehn, Heilmann & d'autres.

» Il pouvoit y avoir un an ou deux que nous poursuivions ensemble notre commerce, eux fournissoient les fonds, moi je prêtois les outils, j'enseignois de mon mieux le métier à mes associés.

» Nous nous promettions une riche moisson de ce pèlerinage à Aix-la-Chapelle, où l'on voyoit alors venir des gens de toutes les nations, le François fanfaron avec sa Damoiselle bien accoutrée, l'Espagnol orgueilleux, les

belles femmes voilées de Venise, & celles de toutes les autres grandes villes d'Italie. Nous pouvions espérer débiter mainte bonne pièce de nos marchandises. Une autre raison encore contribuoit à m'éloigner de Strasbourg. J'avois été quelque temps fiancé à une jeune Alsacienne qui se nommoit *Ennel à la porte de fer*. Je pensois bien dans mon for intérieur à l'emmener avec moi au pays, amoureux que j'étois de ses yeux noirs & de sa fine & belle taille; Dieu & les parents d'Ennel en décidèrent autrement. J'aime à croire qu'elle fut innocente de la chose, car c'étoit une brave fille qui, je peux le dire, m'aimoit de tout son cœur; seulement, prétendoient les mauvaises langues, elle étoit un peu légère, plus attachée aux choses de ce monde qu'il n'auroit convenu à une Chrétienne, surtout à une Allemande. Les parents d'Ennel ne trouvoient rien à redire à ma vie, sinon qu'ils auroient voulu à mes efforts un but en apparence plus relevé, & ne se consoloient pas de me voir rester constamment dans mon atelier chéri, penché sur mes livres, ne songeant qu'à mes essais. Le père me croyoit des goûts fort vulgaires, & disoit que, si je ne changeois pas, il n'auroit pas pour sa part grande envie de donner sa fille à un paresseux, à un rêveur de mon espèce. Il étoit homme riche, de grande parenté & considéré à Strasbourg. On comprend que de ce moment je n'aie jamais repassé le seuil de sa maison. J'avois atteint ma quarantième année en tout bien tout honneur, & n'avois aucune envie d'échanger mon existence pour celle d'un clerc bon à griffonner comme un chat; non, non, à d'autres qu'à moi le métier!

» J'eus du regret de devoir renoncer à la jeune fille, bien que le temps ne dût pas tarder à m'apprendre qu'a-



près tout je n'avois pas ressenti pour Ennel un amour bien profond; aussi ce voyage à Aix-la-Chapelle au temps du pèlerinage me parut-il venir on ne peut plus à propos. Au mois de Juin Dritzehn, Heilman, Voigt, Niffe & moi, nous nous mîmes en route en compagnie de deux fortes bêtes de somme chargées de nos pierres, de nos miroirs, de nos images de Saints; nous étions joyeux & n'avions qu'une crainte, celle que nos chevaux ne fussent pas en état de rapporter le pécule que nous comptions gagner à Aix-la-Chapelle; nous ne prîmes pas la voie d'eau, parce que nous comptions débiter beaucoup de nos marchandises le long de la route.

» Ne me demandez pas de vous décrire la foule, le flot populaire que nous trouvâmes s'étendant jusqu'en dehors des murailles de la ville sainte. Ma mémoire ne peut se rappeler ce que mes yeux aujourd'hui fermés à la lumière virent dans ce temps. Toutes les rues, toutes les places étoient encombrées de pèlerins du pays ou étrangers, nobles ou plébéiens, sains ou infirmes. La nuit ils campoient devant les portes sous des cabanes de bois, ou sous des toiles ornées de branches de sapins qui étinceloient de milliers de cierges. De bonne heure le matin, dès que commençoient les processions saintes, il les falloit voir se précipiter vers les portes de la cathédrale pour y toucher de leurs lèvres frémissantes la châsse révéérée, ou pour offrir à la Vierge mère de Dieu, les uns un cierge, les autres un calice, d'autres enfin leurs larmes ou une prière muette. Quand les cloches avoient fini de sonner, les boutiques & les échoppes s'ouvroient de toutes parts, alors Juifs & Chrétiens de crier à l'envi; l'on voyoit des charlatans, des chanteurs, des lanquenets coudoyant des pourpoints de soie, des chapeaux de car-

dinaux, des manteaux de princes; — des malades plonge-  
geoient leurs membres endoloris dans les sources chau-  
des; — ceux qui se croyoient guéris offroient à la Vierge  
un cœur d'argent ou une jambe de cire; — des beaux se  
promenoient dans la foule avec leurs maîtresses; — des  
soldats jouoient aux dés sur des tambours; — des moines  
portant la croix & la bannière accompagnoient un convoi  
funèbre; — enfin l'on apercevoit ici & là des masques.  
La tête me tourne rien que de penser à tout cela, & il  
me semble avoir encore dans les oreilles le tapage inces-  
sant de cette grande foule. J'étois alors un homme dans  
toute la force de l'âge; rien n'auroit pu m'arrêter, au  
contraire, il n'y avoit jamais d'assez grand fracas pour  
moi. De même qu'un poisson nage dans l'eau courante,  
de même aussi je m'élançois au milieu de ce flot humain,  
regardant partout, hurlant avec ceux qui hurloient, &  
ceux qui m'obligeoient à mettre au poing ma vieille ra-  
prière pouvoient vite se douter que le descendant des  
gentils hommes de Maïence n'en étoit pas à son coup  
d'essai.

» Le ne m'entendois pas trop à faire le commerce, mes  
associés le prétendoient du moins; le soir, quand nous  
avions à partager, il me parut souvent qu'ils avoient dîmé  
ma part; je leur manifestai mes soupçons, car après tout  
il me falloit pour vivre tirer de l'esкарцelle quelque chose,  
& le temps ne me manquoit nullement pour songer à  
mes projets, me livrer à mes travaux.

» J'étois depuis trois jours à Aix-la-Chapelle; comme  
je me tenois un matin sur le seuil de l'échoppe où André  
Dritzehn avoit exposé nos miroirs..... » Ici, lecteur, au  
moment où il étendit les mains pour toucher la tête de  
Claude, vous auriez vu une dernière rougeur colorer les

joues du vieillard.....; « parmi les curieux qui nous entouroient, admirant nos miroirs d'acier poli, se trouvoit une jeune fille qui, tout à coup brusquement repoussée par la foule, eut à peine le temps de jeter un coup d'œil furtif sur nos trésors. Ses yeux m'avoient tant plu, que lui faisant un signe, je lui dis : « Avancez seulement, petite fille ! » Elle ne favoit pas que c'étoit à elle que je m'adressois ; je lui répétois mon invitation de ne pas rester en arrière ; elle ne me comprit point encore ; je voulus lui prendre la main, elle la retira brusquement : « le ne suis pas Allemande, me dit-elle en rougissant, je suis Française, du faubourg Saint-Antoine, à Paris, si vous y avez jamais été. » Je dus avouer en riant que non. Bien que je ne compris pas trop le français de la jeune fille, j'en faisissois cependant assez pour être en état de lui répondre.

« Iolite Française, lui dis-je, ne veux-tu donc pas prendre un de nos miroirs bien polis ? »

« Hélas ! non, Monsieur. »

« Tu as tort ; quand on possède un joli minois comme le tien, on devroit faire emplette d'un meuble pareil. » Parlant de la sorte je lui avois en plaisantant pris le menton, & je la forçai de relever son délicieux visage qu'elle tenoit obstinément baissé vers la terre. Elle me regarda avec ses grands yeux d'un air moitié de prière, moitié de reproche, puis elle voulut se dégager ; je tins bon, & lui présentant l'un de nos plus beaux miroirs, celui-là même que vous avez ici sous vos yeux : « Eh bien, lui dis-je, regarde-toi donc, petite incrédule. » Un cri de surprise échappa à sa bouche finement découpée quand elle vit sa joue toute rougissante se répéter dans le métal poli ; jamais sans doute il ne lui avoit été donné

de contempler son image aussi complète; sa beauté, sembloit-il, frappoit son regard pour la première fois. L'insistai pour qu'elle achetât le miroir, elle hésitoit; on voyoit le désir qu'elle avoit de le posséder, mais tout à coup elle le repoussa précipitamment sur le banc & se sauva: « Je ne veux pas,..... » s'écria-t-elle, & soudain rentra dans la foule qui nous entourait. Je la suivis. Notre échoppe se trouvoit sur la place de la cathédrale, je rejoignis la fugitive proche de l'église: « Pourquoi ne le veux-tu donc pas? » — « Monsieur!.... » — « Parle sans honte, avec moi tu le peux.... » — « Parce que je n'ai pas d'argent pour le payer, votre miroir. Tenez, voici un denier, le seul qui me reste, il est destiné à acheter deux mains d'ivoire, que ma mère offre à Marie pleine de grâces, pour la remercier de sa guérison. »

» L'amour filial de la jeune fille, qui parloit plus éloquentement encore dans ses yeux que dans ses paroles, me toucha profondément. Je la questionnai sur sa mère, sur son pays, je lui demandai son nom; elle me raconta avec une aimable franchise qu'elle se nommoit Gisquette, & qu'elle étoit du faubourg Saint-Antoine, de la grande ville de Paris, où je n'aurois assurément pas été chercher cette fleur pure & sans tache. Elle ajouta que c'étoit un vœu de sa mère qui l'avoit fait venir à Aix-la-Chapelle avec son frère Jacques, afin d'apporter une offrande à la Vierge en remerciement de la guérison merveilleuse de sa vieille mère, laquelle étoit malade & impotente.

« Comment, lui demandai-je alors, comptes-tu retourner chez toi, de quelle manière feras-tu ce long chemin, toi qui n'es qu'une pauvre fille sans ressources, car ce denier que tu viens de me montrer fait toute ta fortune? » — « Monsieur, me répondit-elle avec l'insouciance

ciante gaieté de sa nation, je m'en retournerai comme je suis venue. Frère Jacques est un savant, il conte; chemin faisant il chantera des fabliaux, & moi je l'accompagnerai avec mon luth; c'est ainsi que sur notre route nous saluons les couvents & les maisons hospitalières, dont, grâces en soient rendues à Dieu & à ses Saints, il ne manque nulle part. Frère Jacques, continua-t-elle avec un orgueil de sœur, a déjà chanté ici à Aix-la-Chapelle par-devant de grands & puissants seigneurs; chez nous il est connu dans tout le quartier. Une fois, lors de la grande moralité jouée dans la *Grand'salle*, c'est lui qui faisoit Mercure, & il avoit aux épaules deux grandes ailes que je lui avois cousues moi-même avec de la gaze; je vous assure, Monsieur, qu'il avoit ainsi très-bonne figure, & récitoit ses belles rimes à merveille! »

» Ai-je besoin de vous dire, ô mes chers compagnons, à quel point mon cœur se sentit tout d'abord attiré vers la jeune fille? Je la ramenai à notre échoppe, & lui présentant le miroir qu'un instant auparavant elle considéroit avec tant d'envie: « Prends-le, mon enfant, lui dis-je, & garde-le en souvenir de cette heure aussi bien qu'en souvenir d'un ami que t'a acquis ta piété filiale! » Longtemps elle refusa d'accepter, & comme André, qui tenoit la boutique ce jour-là, me fit des reproches de ce que je donnois notre marchandise au lieu de la vendre, elle me rendit le miroir en me disant: « Merci, mon bon Monsieur! il ne sera pas dit que vous deviez avoir le moindre ennui à cause de la vanité d'une pauvre fille! »

» Si les paroles & les sentiments tout mercantiles de Heilmann m'avoient fait monter le rouge au visage, combien ce triste refus de Gisquette acheva de m'irriter. Détachant brusquement mon escarcelle de ma cein-

ture, je jetai en grommelant sur le banc de l'échoppe la valeur du miroir, que je pris d'une main, tandis que de l'autre je m'efforçois d'entraîner la jeune fille loin de ce lieu, hors de la foule.

» Claude! nous passâmes sept jours ensemble, Gifquette & moi, à Aix-la-Chapelle, sept jours entiers, jours heureux qui ne sortiront jamais de ma mémoire. Je ne quittai Gifquette pas plus que son ombre; elle, la pauvre enfant au cœur simple & pur, me voua, à moi indigne, son premier amour. Au bout de ce temps nous nous séparâmes — pour ne plus nous revoir — & aujourd'hui..... »

Iean Gutenberg se tut; de nouveau il ferra sur son sein le fils de Gifquette, ce fils qu'il venoit de retrouver. Claude, pour compléter le récit de son père, n'eut que peu de chose à ajouter, il raconta au vieux maître la vie malheureuse de Gifquette; il lui dit comment elle n'avoit jamais manqué à la foi promise, & comment, sur son lit de mort, elle s'étoit plu à le léguer lui, Claude, comme un dernier gage d'affection, à son ami absent.

Quand le jeune homme eut cessé de parler, un silence solennel s'établit dans la pauvre cabane; Claude se tenoit à genoux devant Gutenberg, & le fidèle Beildeck repaissoit ses regards de cette vue; le vieillard avec ses yeux frappés de cécité, avec sa chevelure qui tomboit en boucles blanches, sa longue barbe vénérable flottante sur cette poitrine oppressée par les souvenirs du passé, agitée par les émotions du présent..... ah! quiconque eût vu Gutenberg en cet instant n'auroit pu s'empêcher de le comparer à Oedipe dans les bras d'Antigone; il étoit courbé, vieux, affaibli par l'âge, ce n'en étoit pas moins la tête d'un roi & le cœur d'un père!

« Le vous le dis en vérité, ainsi parla Gutenberg d'une lèvre tremblante, oui, je vous le dis en vérité, la mort qui s'approche est pour moi une arrivée au port pleine de béatitude! L'amour me conduit ici-bas, il me recevra sur l'autre bord; c'est des œuvres les meilleures dont il est écrit, qu'elles n'abandonneront pas le juste, mais qu'elles le suivront. L'art & la science que nous poursuivons sans relâche, le bruit & la gloire qui doivent porter notre nom à la postérité, sont l'airain sonore & la cymbale qui retentit en comparaison des paroles d'amour, d'un amour pur, divin & humain. Oui, je pense que ma vie n'aura pas été entièrement perdue pour les autres, que la semence que j'ai répandue sur la terre germera & deviendra un arbre sous le feuillage duquel les générations à venir pourront se reposer. Mon œuvre aura été de délivrer la pensée de ses liens, de donner des ailes à la parole; l'une & l'autre, grâce à mon invention, parcourront un jour indépendantes & légères la terre métamorphosée! elles porteront mon nom à l'immortalité. Mais voici, je serois néanmoins descendu dans la tombe sans consolation & sans repos, si je n'avois eu que la lumière de la raison pour éclairer mon sentier ténébreux<sup>(a)</sup>; un fils vient de m'être rendu, & ma vie n'ira plus se perdre dans un affreux désert. L'homme restera toujours homme; son cœur ne peut vivre éternellement

(a) Je ne veux pas, dit l'auteur de la *Mort de Gutenberg*, mettre sur le compte de la fiction seule la cécité de mon héros; mes lecteurs me permettront de leur citer le témoignage d'un homme contemporain de Gutenberg, Wimpeling de Schlestadt qui, à l'âge de 15 ans, vint dans l'année 1465 à Strasbourg: il dit expressément, en parlant de Gutenberg, dans son catalogue des Evêques de Strasbourg, écrit en 1508: ductu cujusdam Iohannis Gensfleisch, ex senio cœci.

de gloire & d'espérance; l'amour demeurera toujours la meilleure part de son être; c'est pourquoi je donnerois mon œuvre entière pour toi, Claude, qui m'es plus encore que mon art: tu es mon fils, l'envoyé de Gifquette qui me vient d'une bienheureuse éternité! »

\*                      \*

Iean Gutenberg mourut dans le dénuement, il mourut abandonné. Sa mort n'excita aucun intérêt chez ses indifférents, chez ses ingrats contemporains. C'est sur la foi seule d'un document poudreux, lequel même ne fait pas directement mention de l'inventeur de l'imprimerie, que nous avons appris que Iean Gutenberg dut être réuni à ses pères vers le 24 Février 1468; dans quel lieu? la chose est incertaine, & même à cette heure ne saurions-nous rien de plus à ce sujet, si l'inscription qu'un des parents de l'imprimeur, Adam Gelthuss, a composée en son honneur ne nous étoit par hasard tombée entre les mains. Elle est en latin, & dit que les os de Gutenberg reposent dans l'église de Saint-François, à Maïence.

Voilà pour l'histoire; quant à nous, c'est avec un sentiment douloureux & la rougeur au front que nous allons clore ce feuillet de notre livre où nous racontons les faits & discours dignes d'admiration & la mort de celui qui a découvert le plus remarquable, le plus merveilleux de tous les arts, celui qui est destiné à renouveler le monde.

La poésie, en composant un tableau dont la trame a été de nos jours recueillie fil à fil dans le sein ténébreux



des archives, a pris sur elle de faire luire un rayon lumineux sur les derniers jours du grand inventeur, de jeter sur sa tombe un rameau de paix & d'espérance; n'étoit-ce pas là son droit, & a-t-elle besoin de se justifier? Selon nous, le devoir le plus noble de l'intelligence, comme son plus glorieux apanage, c'est d'éclairer, de réconcilier, de remettre en lumière, quand la vie surtout n'a laissé après elle que quelques ombres vagues & une tombe inconnue.

°

★ ★

★





7



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

--	--	--



C. Z. C120  
J. E. J. 1038  
CDD. CINGLET ST, J. A. GVT.  
ACC# 1445709

